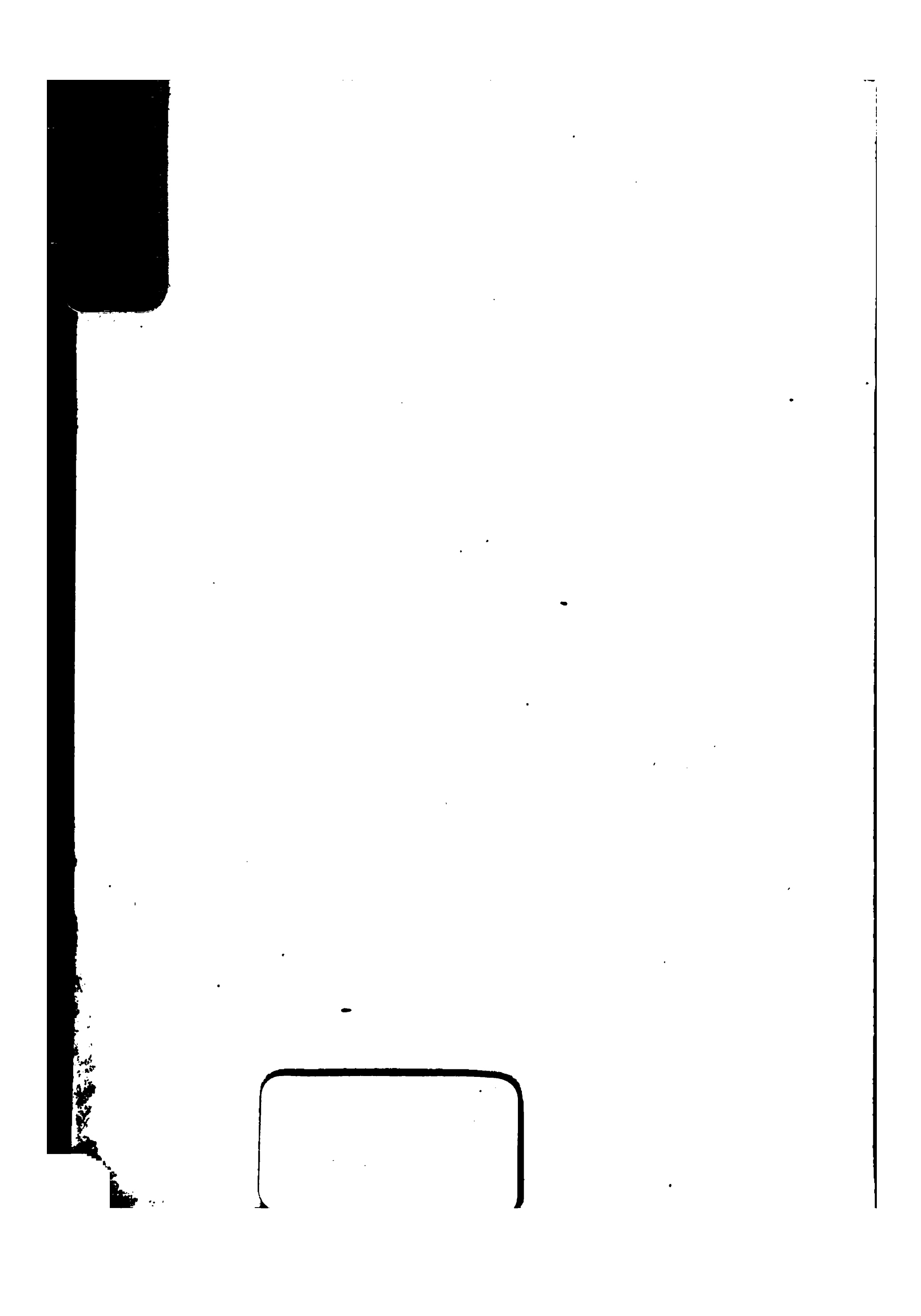




COLLECTION

DES

BIBLIOPHILES LYONNAIS.

Les éditions dont se compose la Collection des Bibliophiles lyonnais, ont été tirées au nombre de VINGT-CINQ EXEMPLAIRES seulement, tous sur grand papier vélin fort, dit *de Bristol*.

Tous les exemplaires sont numérotés et signés.

N° 11

M de la Carelle

Monfalcon

Lyon. — Imp. Nigon, r. Chalamont, 5.

COLLECTION

DES

BIBLIOPHILES LYONNAIS

OU

RECUEIL

D'OUVRAGES SUR L'HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DE LYON,

IMPRIMÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS, OU RÉIMPRIMÉS D'APRÈS DES ÉDITIONS D'UNE EXTRÊME RARETÉ,

Publié par J.-B. MONFALCON.

LYON.

IMPRIMERIES DE L. PERRIN, DUMOULIN ET RONET, NIGON, LÉPAGNEZ ET BAJAT.

1846.



COLLECTION

DES

BIBLIOPHILES LYONNAIS.

La première série de la Collection des Bibliophiles lyonnais se compose des sept volumes suivants :

TOME I. QUINCARNON (le sieur de). Les Antiquitez de la fondation de la métropole des Gaules, ou de l'Eglise de Lyon et de ses chapelles. *Lyon, Mathieu Liberal*, 1673, in-12.

La réimpression a été faite en fac-simile.

TOME II. PAR LE MÊME. La Fondation et les Antiquitez de la basilique collégiale, canonicale et curiale de S. Paul de Lyon. *Lyon* (sans date), in-12.

TOME III. BELLIÈVRE (Claude I.). Lugdunum priscum; imprimé sur une copie authentique du manuscrit original.

TOME IV. MÉLANGES sur l'histoire ancienne de Lyon. GABRIEL SYMÉONI. L'Origine e le antichità di Lione (manuscrit). — PETRUS L'ABBÉ, de Ortu Lugduni; de Situ Lugduni; de Itinere Annibalis; Tumulus Duorum Amantium. BACHET DE MÉZIRIAC (Claude-Gaspard). Remarques sur l'origine du mot Lugdunum. — PERNETTI (Jacques). Conjectures sur l'incendie de Lyon (manuscrit). — Pièces inédites relatives à l'inscription de Gaëte, gravée en l'honneur de Munatius Plancus.

TOME V. FACÉTIES LYONNAISES :
La Ville de Lyon en vers burlesques, première et deuxième journées. — Le Salamalec lyonnois, par La Monnoie. — Chansons lyonnaises. LAURÈS (Pierre). Supplément aux Lyonnois dignes de mémoire.

TOME VI. FORMULAIRE fort récréatif...., de Bredin; nouvelle édition avec un travail littéraire, par C. B.

TOME VII. LYON SOUTERRAIN, ou Observations archéologiques et géologiques faites dans cette ville, depuis 1794 jusqu'en 1836, par Joseph-François Artaud.

SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES LYONNAIS.

Souscripteurs à la Collection (1er juillet 1846).

LE ROI.

MM. BERGERET.

BOISSIEU (Alphonse DE)

BOUÉ, curé d'Ainay.

BRÉGHOT DU LUT.

CAILHAVA.

CHANEL.

CHAPONAY (Henri DE).

COSTE.

FULCHIRON, pair de France.

LA ROCHE-LACARELLE (H. DE).

LA ROCHE-LACARELLE (S. DE).

MONFALCON (pour la Bibliothèque du Palais-des-Arts.)

MOREL.

PÉRICAUD (pour la Bibliothèque de la Ville).

PERRIN (Louis).

REYRE (Clément), premier adjoint à la Mairie.

RIEUSSEC (le Président).

ROUGNARD.

TERME, maire de Lyon, député du Rhône.

YÉMÉNIZ.

FACÉTIES

LYONNAISES.

La Ville de Lyon en vers burlesques, première et deuxième Journées. — Le Salamalec Lyonnais. — Chansons Lyonnaises. — Supplément aux Lyonnais dignes de mémoire.

LYON,
COLLECTION DES BIBLIOPHILES LYONNAIS.
IMPRIMERIE DE TH. LÉPAGNEZ.

1846.

Ce volume est formé d'ouvrages singuliers, en prose et en vers, devenus très-rares et très-recherchés; ils ne manquent pas d'un certain intérêt pour l'histoire littéraire. On y trouve des anecdotes curieuses, et l'indication de faits qui sans eux seraient oubliés. On ne doit pas juger avec trop de rigueur ces productions sans prétention de la gaîté de nos pères, les temps et les mœurs ont beaucoup changé.

Le poème qui commence cette collection est intitulé; « Lyon en vers burlesques, première Journée, contenant la harangue des merciers, le débat des fruitières; l'inventaire de la loge, la chicane des plaideurs, l'éloquence des batelières, et plusieurs entretiens facécieux. » C'est à peu près le titre de la deuxième journée. Son texte a été collationné sur deux éditions connues, et l'une et l'autre fort rares

de cet ouvrage; et l'orthographe quelque peu hardie de l'auteur a été respectée. On n'a que de vagues conjectures sur le nom de cet écrivain.

Chacune des parties de ce Recueil a une pagination particulières; on pourrait donc le diviser en plusieurs volumes. Cette disposition typographique a un autre avantage; elle permettra d'ajouter des supplements aux ouvrages pour lesquels ils seraient devenus nécessaires. Ainsi le recueil des chansons lyonnaises peut être augmenté; il y a beaucoup de malice et quelquefois de verve et d'esprit dans ces vieux noëls et ces ballades de nos anciens poètes, malgré la trivialité de l'expression, la banalité, parfois volontaire, de la forme, ne doit pas faire méconnaître ce qu'il y a de piquant et d'original dans la pensée, et nous espérons que cette considération nous absoudra de la publication de ce recueil.

J.-B. M.

LA VILLE
DE LYON,

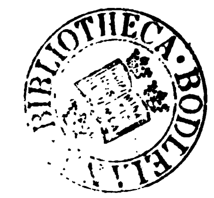
EN VERS BURLESQUES.

PREMIÈRE JOURNÉE

CONTENANT :

LA HARANGUE DES MERCIERS; LE DÉBAT DES FRUITIÈRES; L'INVENTAIRE DE LA LOGE, LA CHICANE DES PLAIDEURS, L'ÉLOQUENCE DES BATELIÈRES, ET PLUSIEURS ENTRETIENS FACÉCIEUX.

Corrigez et augmentez par le sieur P. B.



A LYON,

CHEZ LA VEUVE DE N. BARRET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue Thomassin, au Chapon-gras.

M. DCC. XXXXX.

Avec permission.

LA

VILLE DE LYON,

EN VERS BURLESQUES.

Fusse-je plumé comme un poulet,
Ou rincé comme un gobelet,
Si ma muse Lion dépeint,
Vous lairrez de manger du pain,
Hommes, Femmes, Filles et Garçons,
Pour rire de telle façon,
Que le ventre vous fera mal,
Ou je serois un animal.

LE PONT DU CHANGE.

Commençons par le Pont du Change
Ami ne trouve pas étrange,
De voir ici de tous métiers,
La pluspart ce sont des merciers,
Qui ne sont pas des plus lourdaux,
Pour bien déniaizer les Badaux,
Regarde un peu leur détalage,
Ce n'est ni beurre ni fromage,
Mais de mille sortes d'habits,
De drap, de toile et de tabits,
Couleur de gris, de rouge et jaune,
De bleu, de couleur de vandôme,
Voyons comme ils sçavent endormi,
Les bonnes gens, mon cher ami.

LE MERCIER.

Messieurs, vous faut-il points d'habits,
J'en ait de drap et de tabits,
Qui n'ont jamais été porté,
Trois fois de vraie vérité,
J'ai un beuffle et un coletin,
Avec un pourpoint de satin,
Que j'ai acheté d'un bon drole,
Qui le gagna au Siége de Dole,

Je ne le mets en montre ici,
Car j'ai ouï faire récit,
Qu'il fut pris dans le coing d'un bois,
Au Capitaine de Verbois,
J'ai quantité de beaux manteaux,
Comme aussi de très beaux chapeaux,
Que j'ai acheté des bons drolles,
Qui imitent le valet à Marrolles,
Si vous en désirez des bons,
Venés jusques à la maison,
Car je vous connois honnête homme,
Et non de ces mangeurs de pomme,
Je vous ferai si bon marché,
Que vous ne serés point faché,
De me donner de votre argent,
Car je suis un très-bon vivant.

PIERRE.

Ca Maître point tant de babil,
Que nous ferez-vous cet habit.

LE MERCIER.

Trois Ecus six sols six deniers,
Voilà mon mot pour le dernier,
Vous n'en verrez point de plus beau,
Depuis le bas du point en haut,
Je le laisse au prix qu'il coûte,
Ne faites donc point le marroufle,

Prenez-moi vitement au mot.
Ou vous passerez pour un sot.

BENOIT.

Quoique je sois couvert de laine,
Je ne suis point moutons du Maine,
Espagnol non plus qu'Allemand,
Pour donner ainsi mon argent,
Si je vous en donnois trois livres,
Je l'acheterois à la livre,
Il ne vaut pas un faux écu.
Car il a deux trous près du cu,
En vérité il n'en peut plus,
Tout déchiré et décousu,
De tous côtez il montre la corde,
Parbleu j'ai peur qu'il ne me morde,
Il montre le cu et les dents,
Certes il fait peur aux pauvres gens.

LE MERCIER.

Messieurs ne faut point se gausser,
Car je pourrois bien m'en chocquer,
Vous n'avez pas besoin d'habit,
Et vous avez trop de babil.

PIERRE.

Allons ami sortons de grace,
Vois-tu comme il fait la grimace,

Laissons les chausses et le pourpoint,
De peur d'avoir des coups de point,
A gauche ce sont les Merciers,
Accompagnez des Savetiers,
J'en vois un qui s'addresse à nous,
Mon bon ami que voulez-vous.

LE MERCIER.

Messieurs à mes belles chemises,
Aux fines glaces de Venise,
A mes fins ciseaux de Moulin,
Belles cravates de fin lin,
Quand je dis vrai je ne mens point;
Aux fausses manches à grand point,
Belles bources, fines lunettes,
Aux beaux rabats, belles manchettes,
Enfin à tout ce que je vent,
Venez apporter votre argent.

BENOIT.

Mon ami gardez vos lunettes,
Nous en avons bien de mieux faites,
Que nous vous prêterons toujours,
Pour apprendre à lire au beau jour,
Ami sortons vite de grace,
Et sans point faire la grimace,
Pousse ce vilain païsant,
Morbleu tu vas trop lentement.

LE SAVETIER.

Ici Messieurs que voulez-vous,
Des beaux souliers mignons et doux,
Doublés de fort bonnes semelles,
Jamais vous n'en vites de telles,
Vous les porterez plus d'un an,
Sans y coudre un point seulement.

PIERRE.

Aux autres ceux là sont riflez,
Mon ami gardez vos souliez,
Fussent ils tout garni de cloux,
Ils sont trop mal batis pour nous.

LA LIBRAIRESSE.

Venez ça mon petit mignon,
N'acheterez vous rien de bon.

BENOIT.

A vous la belle Libraires se,
Tête bleu que vous avez presse,
Et bien qu'avez vous donc de bon?

LA LIBRAIRESSE.

Voici les œuvres de Scarron,
Et les Satires de Boileau,
Des plus augmentés et nouveaux.

PIERRE.

Avez vous Paris ridicule,
Ou bien les amours de Catulle,
Enfin qu'avez-vous de plus beau,
Ces livres reliez en veau,
Montrez votre arrière boutique,
Vos magasins qui font la nique,
Aux Libraires de rue Mercière,
Avec vous nous ferons affaire,
Montrez vos livres précieux,
Admirez des plus curieux.

LA LIBRAIRESSE.

Voulez vous Pierre de Provence,
Ou bien les douze Pairs de France,
Le grand Avanturier Buscon,
Avec les quatre Fils Aymon,
Ulespiegle, la belle Heleine
Gargantua, Polichinelle,
Enfin j'ai tout ce que le temps,
Donne de beaux et de galant,
Avez-vous quelque maladie,
Le tombeau de mélancolie,
Vous guerira dans le moment,
Que vous rirez en le voyant,
Ou bien si vous me voulez croire,
Pour dissiper votre humeur noire,

Prenez les Songes et vision,
De Briscambille le boufon,
Qui vous feront pisser de rire,
En contemplant ses resveries.

PIERRE.

Que nous ferez vous ce beau livre.

LA LIBRAIRESSE.

Vous m'en donnerez quatre livres.

PIERRE.

Si je vous en donnois vingt sou,
Vous me prendriez pour un grand fou,
Voyez qu'il est mal rélié,
Tout gatté et tout embarbouillé,
Me prenés vous pour votre dupe,
Nous ont des hauts non pas des jupes.

LA LIBRAIRESSE.

Tout beau Monsieur appaisés vous,
Que vous êtes tendre en courroux,
La mort seule nous doit fâcher,
Non pas un sujet si léger,
Voyons donnez moi un écu,
Voilà vingt sols de rabattu,
Ce que vous allez réhausser,
Nous fera possible accorder.

PIERRE.

Regardons enfin ce beau Livre,
Je crois qu'il nous feroit révivre,
Si nous devenions assez sot,
Pour laisser souliers et sabot.

LA LIBRAIRESSE.

Du moins s'il vous faisoit mourir,
Ce seroit à force de rire,
Voyez seulement son portrait,
Il n'y a pas jusques au moindre trait,
Qui ne donne plus de plaisir,
Que boire, manger et dormir,
Enfin de l'un et l'autre bout,
Vous le verrés plaisant par tout,
Il a pour casque une marmite,
Pour plastron une lichefritte,
Armé d'andoüille et saucisons,
N'a-t-il pas bonne façon,
Une broche pour hallebarde,
Pleine de chappons et poulardes,
A cheval dessus un tonneau,
Voila pas un beau jouvenceau,
Qui le pot et le verre en main,
Se mocque par-bleu du chagrin.

BENOIT.

Quarante six sols six déniers,
Voila mon mot pour le dernier,
Donnez-le si vous êtes sage,
Vous n'en aurés pas davantage.

LA LIBRAIRESSE.

Et bien Messieurs ne jurés pas,
Pour ce prix vous ne l'aurés pas,
Un Libraire de Belle cour,
Me le marchanda l'autre jour,
Il m'en donne un écu blanc,
Il ne s'en manquoit que six blanc,
J'aime bien mieux le lui porter,
Mon argent il pourra conter,
Au même instant qu'il le verra,
Car ce Monsieur n'est pas ingrat,
Il paye bien ce qu'il achette,
Je vous le jure et proteste,
Tous les Merciers de sur ce Pont,
Lui portent tous leurs Livres bons,
C'est l'homme le plus curieux,
Qui soit sous la voute des Cieux,
Soit en medaille ou en Livres,
Nul dans Lion ne le peut suivre.

PIERRE.

N'en voilà assez Madame hola,
Portez-lui ce beau Livre là,

Et si vous le croyez si sage,
Portez lui votre pucelage.

BENOIT.

Qui voudroit voir tous ces Merciers,
Il faudroit un an tout entier,
Jamais je ne vis tant de Livres,
L'on a fort bon sujet de dire,
Adieu la pluspart des Libraires,
Le Pont est changés en rue Mercière,
Les savetiers se font Libraires,
Ma foi je ne m'en soucie guère,
Quittons ce Pont, allons au Change
Pousse moi ce vendeur d'orange,
Et dans deux ou trois sauts leger,
Nous serons vers cet horloger,
Qu'a tous les autres fait la nique,
Tous les soirs vuidant sa boutique,
La remettant aux habitants,
Qui y font la garde en tous tems.

PIERRE.

Nous y voici par grand bon-heur,
Sans infortune ni malheur,
Mais voyons de prés cette loge,
Ce beau couvert et cette horloge,
Et ce cloché fait à la mode,
Plus que nul autre incommode,
Si le couvert étoit d'ardoise,
Il seroit plus haut d'une toise,

Cependant montons les dégrés,
Possible m'en sçauras-tu gré,
Tous ces Messieurs qui se promenent
Le plus souvent sont bien en peine,
Ne voyant point leur debiteur,
Ils en sont tristes jusques au cœur,
Apprehendant la banque-route,
Qui fort souvent cher leur en coute.

BENOIT.

L'envie me prend ou je meure,
Avant qu'il soit un demi quart-d'heure,
D'accoster quelque corratié,
Et de gagner son amitié,
Pour me faire prester cent livres,
Par après je serai plus libre,
J'aurai dans Lion cent cousins,
Quand ma bourse fera trin trin,
Mais que veut dire tout ce monde,
Qui fait tant par ici la ronde,
N'est-ce point quelque Pelerin,
Qui s'est levé à ce matin,
Pour jouer de cet instrument,
Qu'on appelle harpe en Allemand;
J'apperçois c'est une fruitiere,
Qui querelle un porteur de chaire,
Je croi qu'elle nous fera rire,
Approchons la fruitière crie.

LA FRUITIERE.

Que vou-tu dire maistre Jean,
N'es tu pas un vray fainean,
Un yvrogne et un corna,
Et te vou encor raisonna.

LE PORTEUR DE CHAISE.

Perquay ne raisonneray-je pas,
Ma fai je ne me trompo pas,
Je connaisso ben à ta mina,
Que t'a beu may d'una choppina,
Maquerella de parta-faix,
Je sçay lo meti que te fais,
Combien a-tu vendu de fille,
Qu'astura trainon le gueuille.

LA FRUITIERE.

Te n'ia menty larron, filou,
Punai, bouquin, chin de hibou,
Avoy ton vilin na camard,
Te semble lo chin de vimard,
Si j'empugno cety bâton,
Te chantera un otro ton.

PIERRE.

Laissons ce beau carrillonnage,
Approchons ce vendeur d'Image,

Dieu vous gard Mr. le Bourgeois.

L'IMAGÉ.

Et à vous Messieurs les villois.

BENOIT.

Faites-nous voir de vos estampes,
Des plus belles et fines trempes,
N'avez-vous point quelque portrait,
De quelque peintre fort adroit,
Soit de Monsieur ou Demoiselle,
Dessus du velin ou de toille,
Cela ne nous importe point,
Hâtez-vous et ne tardés point.

L'IMAGÉ.

Messieurs je vous veux satisfaire,
Car j'ai ici tout votre affaire,
Soit en papier ou en velin,
En lin, en toile, en parchemin,
Soit en grosse ou fine peinture,
En détrempe ou mignature,
En grand, moien, ou racourci,
Je ne suis point mal assorti.
J'ai des petits et grands ouvrages,
Tant pour les fous que pour les sages,
Enfin j'ai cela que chez moi,
Je pourrois contenter un Roi,

Tenés voyez-moi ces Tableaux,
Ils sont de maître Jean Roseaux,
C'est bien le meilleur ouvrier,
Qui soit dedans tout ce quartier,
C'est lui qui peint toutes les armes,
De ceux que l'on enterre aux Carmes,
Aux Minimes, aux Celestins,
Aux Cordeliers et Jacobins,
Et presque en toutes les Eglises,
C'est lui qui depeint les devises,
Et mêmes tous les écussons,
Des maîtres couvreurs et maçons,
Qui sont quelquefois assez bêtes,
Pour se laisser casser la tête,
Tombant de quelque bâtiment,
Comme il arrive fort souvent,
L'autre jour deux en rue du Bœuf,
Tomberent sur un panier d'œufs,
Ecraserent bien cent poulets,
Auparavant qu'ils fussent faits,
Ils avoient chacun cent pistoles,
Mais leurs femmes bonnes et folles,
Qui devoient en faire ripailles,
En payerent leurs funerailles,
Et ce maître Jean mon ami,
En eut vingt écus et demi:
J'ai bien aussi quelques copies,
De mon compere la folie,
C'est bien l'ouvrier de Lion,

Qui peint de la meilleure façon,
Je vous jure aussi que personne,
Si ce n'est cet excellent homme,
Ne touche à ces dignes tableaux,
Qu'on expose sur les Terreaux,
Quand quelque pendart de la grille,
De peur de danser a fait gille,

PIERRE.

Et quoi misérable coquin,
Nous prends-tu pour quelque faquin,
Est ce la donc ces rares piéces,
Que tu vante avec hardiesse,
Certes je croyois vraiment,
Qu'il n'avoit rien que de charmant,
A l'entendre jurer sa foi,
Qu'il pourroit contenter un Roi,
L'on diroit que le sieur le Brun,
Connu de Messire un chacun,
Et sa Royale Academie,
Lui fournit les moindres copies.
J'attendois quelques beaux dessins,
Des racourcis faits à la main,
Quelques fins craions de Bel-Ange,
Ou du célébre Michel Ange,
Ou bien du sçavant Raphaël,
De l'excellent Seigneur Phaël,
Quelqu'un de ces desseins antiques,
De ces verdures ou portiques,

Enfin je croyois que nature,
Se fut épuisée en peinture,
Pour faire le moindre ornement,
Du Cabinet de ce manant.

L'IMAGÉ.

Je commence à vous entendre,
Et bien Messieurs, je vous veux vendre,
De ces piéces inestimables,
Mettez vite argent sur table,
Mais je vois bien que peut-être,
Vous voudriez des piéces de maître,
Et de maître au superlatif,
Sans me conter du positif.
N'importe je vous veux complaire,
Venés Monsieur notre Compère,
Jettés les yeux premiérement,
Sur ce trait du vieux Testament,
Où la tête du pauvre Isaac,
Alloit entrer dedans le sac,
Si l'Ange d'une voix plaisante,
N'eut dit Abraham Dieu se contente.
Voyez moi cette Veronique,
Qu'elle est belle et antique,
Ces beaux crayons fait à la main,
Du sçavant Monsieur de Poussain,
Voyez ces Dieux et ces Déesses,
Les Empereurs et leurs Maîtresses,
Avec que les douze Césars,

Il sont du sçavant Elzears,
C'est un sçavant peintre Allemand,
J'ai d'un autre peintre Flamand,
D'Ovide les Métamorphoses,
Si vous désirés autre chose,
J'ai de Demoiselle Stella,
Ce beau Crucifix que voilà.
Son prix est de cinq livres et dix,
C'est un chef d'œuvre je vous dis,
J'ai de la même Demoiselle,
La description des Pastorelles,
Avec que tous les jeux d'enfance,
Qui contiennent quatre-vingt planches,
Mais quoi ne suis je pas bien bête,
De me casser ainsi la tête,
Et m'alterer si vainement,
Sans gagner un sou seulement,
Achetés ou gagnés la porte,
Et allés amuser quelqu'autre.

PIERRE.

Et bien j'estime ces Marchands,
Qui sçavent attirer les chalants,
Allons sortons de cette place,
Laissons lui faire la grimace,
Enfilons la rue Saint Jean,
Marche, tu vas trop lentement,
Tournons ce coin, allons à la fronde,
Car j'entens mon ventre qui gronde,

Il veut des réparations,
Pour les tors que nous lui faisons,
Hola ! ho donnez-nous bouteille,
De votre charmant jus de treille,
Avec la tranche de jambon,
Pour nous le faire trouver bon.

L'HOSTE.

Messieurs vous soyez bien venu,
Vive ceux qui montrent le cu.

BENOIT.

Monsieur nous demandons chopine,
Où est allé votre Claudine.

L'HOSTE.

Elle met en perce un tonneau,
De très excellent vin nouveau,
Mais après cette philozelle,
L'on pourra bien tirer l'échelle,
Car c'est le meilleur sans façon,
Qu'on puisse trouver dans Lion,
C'est un grand vin de réserve,
Que je garde et je conserve,
Pour les gens du haut mérite,
Qui me viennent rendre visite.

PIERRE.

Nous vous sommes fort obligés,
Ce vin nous pourra soulagés,

Depuis trois heures nous parlons,
Marchons, pestons et clabodons.

L'HOSTE.

Ce vin ici va vous refaire,
Vite Claudine ici deux verres
Tenés Messsieurs gouttez-le bien,
Je ne vous en demande rien,
Si vous ne dites qu'il est bon,
Et très excellent le jambon.

PIERRE.

Ma foi je suis tout entêté.
Ca notre Hôte à votre santé.

L'HOSTE.

Je vous en rends un million de grace,
Mes chers amis grand bien vous fasse,
Et bien ne vous l'ai-je pas dit,
Que l'on n'oublie les soucis,
En avallant cette liqueur,
Qui nous remet le ventre au cœur.

BENOIST.

Dites plûtôt le cœur au ventre,
Car il est là dedans son centre,
Mais dites nous par parentese,
Combien vendez-vous la semaise,
De cet excellent hypocrat,
Propre à enyvrer les rats.

L'HOSTE.

Semaise c'est quatre chopines,
Approchez vous vite Claudine,
Prenés d'argent de ces Messieurs,
Pendant qu'ils sont de bonne humeur.

CLAUDINE.

Messieurs il me faut quatre francs,
Et si j'oublie le safran,
Que j'ai mis dedans le potage,
Avec la livre de fromage.

PIERRE.

Vous sçavez bien votre métier,
Vous n'aurez de nous que le tier.

CLAUDINE.

Messieurs en fait d'honnêtes gens,
Je ne prend point garde à l'argent,
Car pour vous attirer chez nous,
Je veux bien perdre avec vous.

BENOIST.

Allons nous en à l'Audience,
C'est un jour de réjouissance,
Nous entendrons la cause grasse,
Mais d'où vient tant de populace,
Que je vois arrêtée à ce coin,
Approchons nous pour le certain,

Pousse-moi ce vendeur de miche,
J'apperçois un homme qui affiche,
N'est-ce point quelque Edit nouveau,
Contre Messieurs les Huguenots.

PIERRE.

Ce n'est rien que la Comédie,
Pourtant la piéce est jolie,
Sont les cocus imaginaire,
Par-bleu voila bien notre affaire,
Si tu veux je sçai le moyen,
D'entrer sans qu'il nous coute rien,
Je suis connu sur mon honneur,
Dans le logis du Gouverneur,
C'est Monseigneur de Ville-Roi,
Fidéle serviteur du Roi,
Marchons donc vite je t'en prie,
Contre la rue des trois Maries,
Approchons de ce Païsan,
Nous entendrons son compliment,
Qu'il fait avec que tant d'ardeur,
Nuë tête à son Procureur.

LE MANAN.

Monsieu n'ay-jo pas ben raison,
Comme plus vieu de la maison,
J'ai toujours ayeu soin du bien,
Et astura je n'arai ren,
Je me serai creva de paina,
Et per una doubla vilaina,

De bella seur qu'a cajolla,
Mon pare y se laissia alla,
Y donne lo trai quart du bien,
Et may lo plus vieu n'arai ren,
Plaida me de bonna fasson,
Je juro je suis bon garçon,
Ne teni pas la bouche closa,
Cria bien emporta ma cosa,
Je vo foi present d'un levrot,
Sachit que sui bon drillot.

PIERRE.

Et bien que dis-tu du manan,
Fait-il pas bien les complimens,
Le Procureur prend le levrot,
En se mocquant du pauvre sot,
Il lui donne ville gagnée,
Pouveu qu'il aye la lippée.
Laissons le manan à cette heure,
Il est neuf heures ou je meure,
Quoi que l'heure ne presse pas,
Marchons vite, doublons le pas,
Au Palais allons prendre place,
Crois moi ne fait point la grimace,
Aujourd'ui c'est le jeudi Gras,
Le plaid nous réjouira,
Arrêtons un peu je te prie,
J'entends une fille qui crie,

Se plaignant tout haut qu'un garçon,
Lui a fait faire un poupon.

LA FILLE.

Messieurs n'est-il pas bien dommage,
De voir une fille à mon âge,
Réduite jusques à ce point,
Qu'un garçon ne me veuille point,
Au temps qu'il eut mon pucelage.
Il ne tenoit point ce langage.

LE CONSEILLER.

Ma mie vous étiez bien fole,
De vous prendre à ses paroles.

LA FILLE.

Il me promit de m'épouser,
Je ne l'osa pas refuser,
Mais Monsieur n'est-il pas raison,
Que vous m'ajugez une pension,
Pour nourrir la Mère et l'enfant,
Aux dépens de ce matafan.

LE CONSEILLER.

Ma mie on vous rendra Justice,
Le drole payera l'espice,
Tous les ans il donnera cent franc,
Pour la pension de l'enfant,

LA FILLE.

Et si l'enfant vient à mourir,
Monsieur que me donnera-t-il.

LE CONSEILLER.

Il vous donnera le bon jour,
Et vous le bon soir à votre tour.

LA FILLE.

Me voilà pas mal satisfaite,
Se puisse t'il rompre la tête,
Non pas venir emboiser les filles,
Pour les réduire à la grille.

PIERRE.

La pauvre fille est desolée,
Pour s'être trop laissé allé,
Allons, nous en sçavons assez,
Descendons en bas du Palais,
Tourne-toi gagnons les degrés,
La descente est à mon gré,
Plus que n'est à ceux qu'on va pendre,
Tournons ici sans plus attendre.

BENOIST.

Nous voici en bas par bon-heur,
Proche les bancs des Procureurs,
Laissons les avec les Sergents,
Je n'ont besoin de telle gens,
Sortons vitement de ceans,
Passons au devant de saint Alban,
Marchons droit contre cette allé
La traversant nous pourrons aller,
Dans l'Eglise de sainte Croix,

Nous y voici en bonne fois,
Faisons ici notre Prière,
Puis poursuivant notre carrière,
De sainte Croix dans saint Estienne,
L'on ne sort point à la charriére,
Car l'on voit l'Eté et l'Hiver,
Trois Eglises sous un couvert,
De saint Estienne à saint Jean,
Le trajet ne sera pas grand,
Il n'y a qu'à gagner la monté,
Et nous y serons tout porté,
Nous y voici certainement,
A present saluons saint Jean,
Ce grand Precurseur du Messie,
Qui a passé toute sa vie,
Dans une grande sainteté
Sans jamais boire ni têté,
Du jus du vin ni de cervoise,
Que celle qu'on tire à la toise,
Puis nous verrons les raretés,
Merveilles et curiosités,
Du passé et du temps présent,
Du Païs Turc et du Persant,
De l'Armenie et de la Grece,
Du Maconnois et de la Bresse,
En un mot ce fameux Horloge,
Qui a pour habit une loge,
Qui conserve et entretient,
Tous les misteres qu'il contient,

Quand j'aurai dit mon Oraison,
J'en ferai la description.

L'HORLOGE DE SAINT JEAN.

Commençons donc par le plus fier,
Que le Lion ne peut aimer,
Le Coq au dessus du clocher,
Auparavant que de chanter,
Il se frappe deux fois des ailes,
Il les remet sur ses aisselles,
Et puis il chante coco coüe,
Suivant les ressorts de la roüe,
Puis quelque temps aprés cela,
On entend chanter fa sol la,
Par des célestes Musiciens,
Qui s'accordent trétous trés-bien,
Je m'y connois, je le puis dire,
Mais que sert-il je les admire,
Au son du chant mélodieux,
L'on voit ouvrir un petit lieu,
Par où l'Esprit de Dieu en flâme,
Descend au dessus Notre-Dâme,
Qui donnant son consentement,
Ce que l'on voit visiblement,
Par une grave révérence,
Qu'elle fait lors qu'elle s'avance,
Vers l'Archange qui la saluë,
Qui ne descend pas de la nuë,

Pourtant je n'en jurerois pas,
Je vous assure en tout cas,
Qu'il s'ouvre une petite porte,
Puis s'avance en cette sorte,
Prés de Marie arrêtant là,
Il lui dit *Ave Maria*,
Et pour achever le mistere,
Au dessus on voit Dieu le Père,
Qui trois fois pendant l'action,
Donne sa Bénédiction,
Chacun ayant ainsi leur conte,
Le saint Esprit en haut remonte,
Marie comme auparavant,
Retourne prier promptement,
L'Archange renferme la porte,
Ainsi la Céleste cohorte,
Finit dans l'espace du tems,
Qu'on chante l'Hymne de Saint Jean,
Laissons le saint qui se promene,
Par chaque jour de la semaine,
S'arrêtant pourtant dans la niche,
Où tous les matins il se niche,
Laissons là le bon Fayeton,
Il est de couleur de lotton,
Suivi de toute sa milice,
Ses palais et son exercice,
Et sa femme à trogne pâle,
Pour avoir méprisé les mâles,
Laquelle change en bonne fois,

Tous les mois du moins quatre fois,
Laissons tourner tout doucement,
La rouë qui tout les cent ans,
Fait un seul tour de promenade,
Allons secoüer la salade,
Depêchons vite je t'en prie,
Car j'entens mon ventre qui crie,
Il faut avoir pitié de lui,
Si je veux vivre sans ennui.

PIERRE.

Marchons droit contre la grand porte
Traçons des pieds de bonne sorte,
Regarde un peu ce portail,
Construit avec tant de travail,
Seroit de Lion le plus beau,
Si ce n'étoit les Huguenots,
Mais ils l'on mis presque en lambeau,
L'on dit qu'il leur coûta bien chaud.

BENOIST.

Cela ne me contente pas,
Allons nous en tout de ce pas,
Manger une bonne poularde,
Dans le logis de la Bombarde,
Tournons à gauche pour certain,
Nous y serons en moins de rien,
Entrons ceans nous y voici,
Vive la joye point de souci.

PIERRE *entrant à la Bombarde.*

Dieu soit ceans l'Hôte, l'Hôtesse,
La poule au pot en allégresse,
Cependant Monsieur l'écuyer,
Afin de nous désennuyer,
Allez vite courez au vin,
Sans faire le George Dandin,
Le cœur me manque je me pâme,
Au secours l'Hôte et sa Femme.

L'HOSTE.

Hola serrez-moi la main,
Attendez à mourir demain.

L'HOTESSE.

Escuyé courez vite au vin,
C'est le remède souverain,
Tirez du meilleur et du vieux,
Il lui fera ouvrir les yeux.

BENOIST.

Courage le voilà remis,
Depêche-toi mon cher amis,
De nous faire une fricassée,
De deux perdrix entrelacées,
De quelque chose de bon goût,
Et nous en fait un petit ragoût,
Le ragoût est des plus friant,
Et le vin est très excellent,

Bien meilleur qu'il n'est à la Fronde,
Ami beuvons-en la ronde,
A la santé certainement,
De la fille et du manant.

PIERRE.

La fille n'a autre intention,
Que d'avoir une pension,
Et le manant est un grand sot,
Que d'avoir donné son levrot,
Le procureur en le mangeant,
Ne songera pas au manant,
Contons vite, payons l'Hôtesse,
Depêchons nous l'heure nous presse;
Madame voilà trois écus,
Que j'ai gagné à un Cocu,
Donnez dix sols à l'Ecuyer,
Afin de le desennuyer,
Adieu Madame Jaquemain,
Jusques au soir ou bien demain,
Gagnons vite le Chemin neuf,
Et laissons la rue du Bœuf.

BENOIT.

Tu te joues de ma bonté,
De me faire si haut monté,
Ami ne te faut point facher,
Nous sommes arrivé au marché,
Si je t'eusse eu ce matin,

Je t'aurois vendu pour certain,
Car tu es une bonne bête,
Tu n'aurois pas été de reste,
N'importe faut gagner la cime,
Passons au devant des Minimes,
Tirons tout droit contre saint Just,
Et puis ne faisons point refus,
Quand nous serons dehors la Ville,
De reposer là nos guenilles.

PIERRE.

Arrêtons-nous je vois un bouché,
Contre son valet fort faché,
Avançons pour voir sa dispute,
Nous y voici écouté écoute.

LE MAITRE.

Naidiu étai de la façon,
Qu'on habille lo viau, masson,
Passa la porta grou nigau,
Va apprendre habilli lo viau.

LE VALET.

Naidiu je la passerai pas,
Afferma vous ne m'avi pas,
Si la Maîtressa dit du faire,
Je verrai que j'aurai affaire.

BENOIST.

Nous n'avons perdu le tems,
D'avoir oui ces complimens,

Gagnons la porte de la Ville,
Traçons des pieds comme deux drilles,
Entrons au Beuf, car l'on m'a dit,
Qu'on boit de bon vin le jeudi.

PIERRE.

Bon-soir à Madame l'Hôtesse,
Dites vite que l'on se presse,
De nous tirer et du meilleur,
Qui nous réjouisse le cœur,
Beuvons à la santé de l'Hôte,
Quoi qu'il aye perdu ses bottes,
En revenant de Milleri,
C'est qu'il se rencontra surpris,
Comme fut le Père Noë,
Qu'au même saint s'étoit vouë.
Lyon étoit là autre fois,
Je te le jure en bonne foi,
Du tems de l'Empereur Neron,
Il faisoit bien le fanfaron,
Mais le feu l'ayant consumé,
L'on dit que Plancus fut nommé,
Pour restaurer le bon Lion,
Dans l'état que nous le voyons.

BENOIST.

Payons tout ce qu'avons de vin,
Continuons notre chemin,
Allons passer près de saint Roch,

Qui est au dessus de ce Roc,
Mais disons un mot de Choulan,
Cette eau propre pour les Galans,
Qui veulent baiser les femelles,
Approchons-nous donc auprès d'elle,
Regarde son petit tuyau,
Qui jette dedans ce Tonneau.

PIERRE.

Ma foi je ne m'en soucie point,
Je ne mets la presse qu'au vin,
Marchons contre la Quarantaine,
Et de là sans beaucoup de peine,
Nous irons droit contre saint George,
Nous y voici voyons l'Horloge,
Et nous sçaurons quelle heure il est,
Pousse ce vendeur de ballet,
Il s'en va trois heures passées,
Marche que nous sommes pressés,
Sortons de ce quartier ici,
Il n'y croit rien que du souci,
Je crains les Archers et Sergents,
Car l'on m'a dit certainement,
Qu'ils sont presque tous coupponiez,
Ils nous pourroient bien empognez,
Et puis il faudroit pour certain,
Toi et moi baiser le baboin,
Marchons contre la Boucherie,
Et tu n'en seras pas marri,

Ecoutons ces quatre bouchés :
Le second paroit tout faché.

BOUCHERIE SAINT GEORGE.

Naidiu j'ai un enfan de douze ans,
Il vaut mai que non pas deu s'homo,
Il habille den un momen,
Un mouton comme un gentilhomo.
Naidiu lo mino y a huit ans,
Qui va à l'écoula à rua saint Jean,
Son maître n'a pas lo renon,
De l'y apprendre à mena un cayon.
Naidiu compere mon ami,
J'ai un garçon d'un an et demi,
Je gajo que du permi cou,
Il assomeret bien un bou.
Naidiu j'ai un enfan de trai mai,
Y sera un puissant garçon,
Il a le man large ma fai,
Comme de épaule de mouton.

PIERRE.

Et bien qu'en dis tu cher ami,
Sont-ce pas là des vrais amis,
Qui se content leur avanture,
Je suis satisfait je te jure,
L'entretien n'est pas des plus laid,

Tournons à la Croix du Sablait,
Nous irons contre la Rivière.
J'entens déja la Bateliere.

LA BATELIÈRE.

Veni ici rossiau, rossiau,
Veni avoi mai passa l'iau,
Per deu bon liards je vous mettrai,
A l'Arcena fussia-vo trai,
Vodria vou bien faire lo tor,
Dessus lo Pon de bella Cor,
Vo gateri un sou de solard,
Per volai étogi deux liards.

PIERRE.

Ma foi elle a trop bonne grâce,
Allons vite retenir place.

BENOIST.

Attend que je veux voir ces dances,
Voilà la chanson qu'on commence.

CHANSON ET AUBOIS.

Jean dance mieu que Piro,
Piro dance mieu que Jean,
Y danson bien tou deu,
Mais Piro dance mieu, etc.

PIERRE.

Quoi que ce drôle soit lourdeau,
Il dance assés bien ce rondeau,
Continuons notre carrière,
Passe nous vite batteliere.

BENOIST.

Enfin nous sommes à l'Arcenal,
Sans avoir receu aucun mal,
Ces Canons tous le long rangez,
Sont presque tous des étrangers,
Que l'on a pris en divers temps,
Aux Espagnols, Comtois, Allemans.

PIERRE.

Courage sortons de ceans,
Disons adieu à maître Jean,
Tirons contre l'Académie,
N'oublie à saluer ta mie,
Et prens bien garde à ce coché.

BENOIST.

Nous voici près de saint Miché,
Entrons dans ce portail ici,
Nous y bannirons nos soucis,
Jouons chopine aux palais,
Puisque nous sommes de relais,
Pour boire chez Monsieur Noirat,
Lon dit qu'il vaut de l'Hipocrat,
Aynai s'appelle ce jardin.

PIERRE.

Dépêche-toi George Dandin,
En vérité tu dois le vin,
Continuons notre chemin,
Passons au devant saint Joseph,
Il est des heures presque sept,
Entrons dedans ce nid à Rat,
C'est ici chez Monsieur Noirat,
Dieu soit ceans Monsieur Colin,
Donnez nous du vin gridelin.

LE CABARETIER.

Messieurs en voilà du meilleur,
Qui fait oublier le malheur.

BENOIT.

Le vin est bon sans barguigner,
Mais l'on m'a dit qu'au trois paniers,
Il est ma foi beaucoup meilleur,
D'y aller nous aurons l'honneur,
Souper dedans un couple d'heures,
Sortons donc de cette demeure,
Marche contre la Charité,
Je te jure en vérité,
Que je ne vai point au Rempart,
A cause qu'il se fait trop tard.

PIERRE.

Nous voici arrivés aux Tillots,
Ha Dieu vous gard maître Guillot,

Je vous vois à la promenade,
Parbleu nous serons camarade,
Faisons ensemble un petit tour
Sous les tillots de Belle-Cour,
Ces arbres tous de long rangés,
Resemblent à des Orangés,
Je croi que dedans les fossés,
En l'hiver il fait bon glisser.

BENOIT.

Enfilons dans ce petit coin,
C'est la rue du Bourchanin,
A main droite le Pont du Rhône,
A main gauche celui de la Saône,
Ami passons vite la rue,
Ne faisons pas le pied de gruë,
Car l'on nous prendroit pour certain,
Pour des Cornars du Bourchanin,
Marche droit contre l'Hôpital,
Je croi que ce jour m'est fatal,
Un clou m'a déchiré mon linge,
Devant le rendez vous des singes,
A gauche sont les Jacobins,
Ces bons Pères prechent très-bien.

BENOIST.

Marchons le long de la grand rue,
Sans tant faire le pied de gruë,
Nous voici à la boucherie,

Regarde ce bouché qui crie,
Approchons nous certainement,
Nous entendrons leur compliment,
Ecoute sans faire semblant,
Il commence certainement.

LA BOUCHERIE DE L'HOPITAL.

Naidiu je ne me moquo pas,
Je reveno dessus mo pas
J'ay demora tot lo matin,
Den lo marchi per lo certain,
Sen trouvà un Cayon raisonnablo,
Per l'amena den mon établo.
Naidiu j'ai fait tout lo semblablo,
J'aita à la feire par malheur,
Sen trouva un Ano raisonnablo,
Qu'approchisse de mon humeur.
Naidiu venan de sainte Fay,
Je te juro en bonna fay,
Su ma Cavala avoi deux Viaux,
Je me rompi tou lo musiau,
Et ella n'eu pa u visageo,
Solamen lo moindro domageo.
Naidiu e yet pro raisonna,
Je ne ganio pa mon dina,
Je voi tua ma maitia de bou,
Vin tua la tina si te vou.

PIERRE.

Et bien que dis-tu des Bouchés,
Ma foi je serois bien fâché,
D'avoir manqué l'occasion,
D'ouir des contes si bouffons ;
Continuons notre chemin,
Il se fait tard pour le certain,
Laissons rue Noire et rue Raisin,
Tournons en rue Thomassin,
Et sans point faire de fracas,
Passons au devant du grand Cas,
Entrons dedans les Trois Paniers,
Ami ne faut point barguigner.

BENOIST.

Bon soir l'Hôte aussi l'Hôtesse,
Je veux toujours rimer sans cesse,
Car je suis l'humble serviteur,
Aux deux filles de tout mon cœur,
Quoique je fasse le badin,
Courez moi au vin tout soudain,
Si je n'ai de cette liqueur,
L'on me verra faillir le cœur,
Mettez deux poulets à la broche,
Et une perdrix tout au proche,
Un ragout pour entrée de table,
Une salade raisonnable,
Voilà tout juste en bonne foy,

Pour mon camarade et pour moi,
Beuvons le vin est excellent,
Lion n'est-il pas bien plaisant,
Je te le jure et te proteste,
Nous verrons autre fois le reste,
Cependant faut payer l'Hôtesse,
Depêchons nous l'heure nous presse,
Tenez voilà demi Loüis,
Qui se monte cinq livres et dix,
Avec que dix sols de monnoy,
C'est votre conte en bonne foi,
Trois sols et plus pour la servante,
Qui a été très diligente,
A servir pendant le repas,
Allons nous coucher de ce pas,
Le premier qui se levera,
L'autre dormir il laissera.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

L'on donnera incessamment la seconde partie, qui contiendra la deuxiéme journée.

LA VILLE
DE LYON,

EN VERS BURLESQUES.

DEUXIÈME JOURNÉE

CONTENANT :

LA HARANGUE DES POISSONNIÈRES ; LE DÉBAT DES FRUITIÈRES ; L'ÉLOQUENCE DES BATTELIÈRES ; ET PLUSIEURS ENTRETIENS FACECIEUX.

Corrigez et augmentez par le sieur P. B.

A LYON,

CHEZ LA VEUVE DE N. BARRET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, rue Thomassin, au Chapon-gras.

Avec permission.

LA

VILLE DE LYON,

EN VERS BURLESQUES.

Bon jour à l'hôte et à l'hôtesse,
Je viens accomplir la promesse,
Laquelle je fis hier au soir,
Qui est de vous venir revoir,
Mon ami et moi ce me semble,
Le resolumes ensemble.
En attendant mon camarade,
Préparez nous une salade,

De persil avec des anchois,
Le jour maigre c'est là mon choix,
Vous pourrez augmenter la dose,
D'un morceau de quelque autre chose,
Soit de saumon ou bien du ton,
Pour faire trouver le vin bon,
Le voici qui vient à propos,
Il me paroit gai et dispos.
Cher ami comment va la santé,
Depuis que tu m'avois quitté.
J'ai passé la nuit en repos,
Tant de côté que sur le dos,
En me levant en moi j'ai dit,
Allons trouver ton bon ami,
Afin d'achever sans remise,
Toute notre gaye entreprise,
Avant que nous mettre en chemin,
Buvons deux coups de chaque main.
Me voilà bien présentement,
Madame prenez de l'argent,
Continuons notre carrière,
Droit contre la ruë Merciere,
Pour le faire tournons le coin,
A droit de la ruë Thomassin,
Que cette ruë est étroite,
Je vous jure et vous proteste,
Que voici bien de l'embarras,
Il ne sçauroit passer un rat,
Deux carosses et une chaise,

Avançons-nous par parentaise,
Le porteur de chaise est fâché,
Ecoutons ce qu'il dit à un bouché.

LE PORTEUR DE CHAISE.

Place place, boucher boucher,
Afin de nous laisser passer.

LE BOUCHER.

Naidiu vous êtes deu à porta un viau,
J'en porto deu que son plus biau,
Si vo ne me laissi passa,
Su la chire lo voi versa,
Et vo seri contrain ma fai,
Per un viau de n'en porta trai.
La réponse n'est pas mauvaise,
Continuons marchons à l'aise,
Et pour suivre la droite voye,
Laissons la ruë de la Monnoye,
Aussi la ruë Ferrandiere,
Où j'ai beu autrefois de biere,
Arrêtons nous chez ce Libraire,
Voyons s'il aura mon affaire,
Il se peut faire qu'aujourd'hui,
Je ferai pache avec lui.
Monsieur, montrez-nous quelques livres.
Soit Comedies ou Satires,
Qui soient de belle impression.

LE LIBRAIRE.

Depêche donc vite garçon,
Que l'on ne manque d'aporter,
De ces Satires de Regnier,
Ou bien de ceux là de Boileau,
Monsieur trouvera tout fort beau,
Si vous voulez des Comedies,
J'en ai de belles et jolies :
Toutes les œuvres de Moliere,
Qui du théâtre fut dans la biere,
Aussi les œuvres de Racine,
J'ai la poésie la plus fine,
Car j'ai tretous les Operas,
Avec les vers du Quinquina.
J'ai encor dedans ma boutique,
De Scaron le Roman comique,
Et Don Quichotte de la manche,
Avec sa margot Rossinante,
Et son valet Sancho monté,
Sur son barbe du Dauphiné.
J'ai beaucoup de Livres d'Histoire,
Qui des Cabinets font la gloire,
Comme de France et d'Angleterre,
Qui traitent de paix et de guerre,
D'Espagne aussi de Portugal,
Pour vous le dire en general,
J'ai le Théâtre de la Turquie,
Des livres nouveaux de Chimie,

Toute l'histoire de la Chine,
Où les gens ont la mine fine,
Et deux voyages d'Armenie,
Aussi bien que de Moscovie.
Le nouveau monde, Canada,
Qui depeint l'Isle de Cuba,
Les richesses de ce pays,
Les voyages de Struis,
Avec ceux-là de Tavernier,
Des plus nouveaux et tout entier.
J'ai aussi ceux de Monconi,
Le nombre seroit infini;
Pour abréger certainement,
J'ai tout le Mercure Galant.
J'ai encor dedans ma boutique,
Le grand Dictionnaire Historique,
Sans oublier le Calepin,
Qui entend si bien le Latin,
Et montre bien dans son mélange,
Qu'il avoit un sçavoir étrange.
J'ai aussi la vie des Saints,
D'autres livres Grecs et Latins,
Hebreux, Italiens, Allemans,
Pour contenter les plus Sçavans.
De toutes langues et sciences,
Medecine, Jurisprudence,
Et beaucoup de Théologie,
Comme aussi de l'Astrologie,
Des belles pieces de Musique,

Et des livres d'Arithmetique,
Pour toute la Mathematique,
J'en ai de tous dans ma boutique.
Nous sommes pressés pour le certain,
Remettons la chose à demain,
Continuons notre chemin,
Entrons dans la rue Tupin,
Ami, traversons dans la Halle,
Et prends garde à cette cavale.
A la Grenette nous voici.
Remarquons ce qu'on fait ici,
Pour moi, je crois que ce peut être,
Un Porte-faix qu'on passe maître.

LE PORTEFAIX.

Messieurs et yet un Savati,
Que vou être Gagnedeni:
U jord'hi y sera reçu,
Ayant du besson su lo cu,
En disant trei fei à signou,
Su lo cu il ara trei cou.
Ah! quelle jolie maîtrise,
Qui applatit bien la chemise,
Si son cu eût été de verre,
Il seroit en pieces par terre.
Approchons-nous de ce Vieillard,
C'est un gentil maître criard,
C'est le Crieur des Animaux,
Des Chiens, des Anes, des Chevaux.

LE CRIEUR.

Messieurs l'on vous fet à sçavei,
Sen vous fachi, qu'hier u sei,
Una fuma de saint Geni,
Perdi son Ano et deux panis.
La poura bêti est marqua,
Les quatro pis blanc et la coua.
Que celo que laran trova,
De veni ne faut pas manqua,
Je leur donnerai trenta sou,
Et lo ferai beire leur sou.
Marchons contre les Cordeliers,
Passons devant ces Chandeliers,
Nous voici devant le Sauvage,
Reveillons-nous prenons courage;
Traversons ici je te prie,
Nous irons à la Friperie.
Nous sommes dans la rue du bois,
Ecoutons un peu cette voix.
C'est un plaisant crieur de vin,
Qui resemble à George Dandin,
Il a toûjours des mots à dire,
Pour obliger à faire rire.

LE CRIEUR DE VIN.

A, A, qu'il est du bon,
Per los homos, femes et garçons:
Çu genti vin clairet noviau,
Se ven procho du trei carriaux,

Lo petit pot est à deu sou,
Ne prend pas lo grand que ne vou,
Et yet de vin de Milleri,
Et s'en faut tout tintereli,
Et yet d'excellent vin noviau,
Per abera notron isiau,
Quiqueriqui, Quoqueraclia,
Que pourra beire en bera,
La serventa que lo tire,
En bei tant qu'elle s'enyvre;
La maîtresse que lo ven,
N'en tire pas son argen.

PIERRE.

Cet homme s'entend à sa crie,
Retournons à la Friperie,
Nous y verrons d'habits en tas,
De drap, de velours, taffetas,
Regarde que de guenillons,
De cottes et cottillons,
De vieux manteaux, de vieux habits,
De couvertures pour les lits,
Pour mieux faire la mique maque,
D'un manteau il font une casaque,
D'une casaqne un justeaucorps,
Qu'ils mettent en vente dehors,
D'un justeaucorps, un haut de chausse,
Pour ceux qui n'ont la taille grosse,
D'un haut de chausse ils font des bas,

Pour s'en servir dedans le cas,
Des morceaux ils font des bonnets,
Tant ils sont adroits et finets,
Ainsi tout leur sert en menage,
Jusqu'au pain, vin, beure, fromage,
Sortons de cette friperie,
Visitons la poulaillerie,
Nous y verrons bien de quoi frire,
Mon cher ami qu'en veux tu dire?
Que de poulets et de chapons,
De poulardes et de dindons,
Beccasses, perdris et perdraux,
Faisans, ortolans, pigeonaux,
Morelle, sarcelle, canard,
Le tout très bon et gras à lard,
On ne peut specifier,
La quantité de ce gibier,
Si c'étoit si bien le jeudi gras,
J'en achèterois des plus gras,
Continuons notre chemin,
Nous entendrons quelque badin,
Allons faire un tour au marché,
Tu n'en sçaurois être fâché,
Marchons droit contre saint-Nizier
Prends garde à ce Gagnedenier,
Nous voici tout juste à la place,
Regarde faire la grimace,
A ce drole de Paysan,
Qui n'a pas l'air d'un courtisan,

C'est que la fruitiere le crie,
Approchons-nous donc je te prie.

LA FRUITIERE.

N'es-tu pas lo Rei du fripon,
Sans fei plus pis qu'un vrai larron,
Te mette lo biau fruit dessus,
Et lo millieu ne vaut ren plus,
Gorman ren mei mo tranta sou,
Où je te battrai tot mon sou.

LE MANAN.

Ma fei si vo m'avia fieru,
Ju diren à notron Monsieu,
Et pui sere ben de pardi,
Si vo torneri plus fieri.

LA FRUITIERE.

Tot celai ne me contente pas,
Ma fei te passera lo pas,
Si te ne ren du moin trei sou,
Te sera battu tot ton sou.
Laissons le manan et la fruitiere,
Approchons ces deux poissonnieres,
Qui se querellent tout de bon,
Ecoutons un peu leur jargon.

LA PREMIERE POISSONNIERE.

Carogna te m'avia promi,
De te prendre garde ici,
Cependant j'ai perdu deu carpes,

Vei tu avant que te m'echape,
Je te voi tant borra lo groin,
On te le rendra na de chin.

L'AUTRE POISSONNIERE.

Tai charogna te me battra,
Avoi ton vilain na carra,
Si je sorto de ma toneta,
Je te roulerai den la crota.

LA PREMIERE POISSONNIERE.

Sor vilaina de larronessa,
Que je te cognio groussa vessa,
Et puis me carpes ne son pas,
Den sa tonneta vei vo pas,
Te le met ver ton etang,
De pou qu'elle murian de fan.

BENOIT.

Il nous faut quitter ce quartier,
Approchons de ce coquatier,
N'aurez- vous point Maître Gervais,
Demi douzaine des œufs frais:
Je veux aussi de votre main,
Du beure à manger sur du pain.

LE COQUATIER.

Je ne volo pa vo trompa,
Torna vo zen su votre pa,
Je n'ai ni beurro ni œuf frais,
Creyi lo bon homo Gervais;

J'ai un Levrot den mon pani,
Avoi un coblo de Perdri,
Accompagna de trei Beccace,
Que vaudrian mais que de limace.
Tu me prends pour un Huguenot,
Cela n'est pas ce qu'il nous faut,
Tournons ruë de la Limace,
On y boit frais et à la glace;
A vous Monsieur le Patissier,
Avec nous ne faut point biaiser,
Allez-nous tirer du meilleur,
Qui nous réjouira le cœur.

LE PATISSIER.

Allons vite mon cher cœur Claude,
Que ces Messieurs l'on accommode,
En attendant la fricassée,
Vous plait-il de cette étuvée,
Je vais vous tirer chopinette,
Du vin qui sent la violette,
Cependant voilà un pâté,
Je vous en ferai bon marché,
Et s'il n'est bon pour le certain,
Messieurs je n'en demande rien.
A la santé de la Maîtresse,
Depêchons-nous l'heure nous presse,
Tenez, Madame, de l'argent,
Faites le compte en attendant,
Que nous boirons encore un coup,

Ce sera assez pour le coup.
Nous sommes fort bien cette fois,
Ce vin fortifie la voix,
Traversons la Fromagerie,
Pousse ce Ramoneur qui crie,
Et puis quand nous serons au fonds,
A main gauche nous tournerons,
C'est le droit chemin des Terreaux,
Prens garde à ces deux jouvenceaux,
Il y en a un Corratier,
Qui demeure dans ce quartier.
Nous voici arrivés au Plâtre,
Si tu as dessin de te battre,
Tu trouveras de bons drillots,
Qui ne sont pas des plus manchots.
J'aime mieux aller aux Jesuites,
Leur Belle Cour fait mes delices;
Sortons du Plâtre incontinent,
Nous serons près du Bas d'argent,
Ma foi j'y loge bien souvent,
Marche, tu vas trop lentement,
Tournons le coin contre la place,
Regarde que de populace,
Ne diroit on pas volontiers,
Que ce sont tous des Ecoliers,
La plupart de cette jeunesse,
Est de Savoye ou de la Bresse,
Quelques-uns viennent du Bugey,
Et des autres du Varomey,

Il y en a des Auvergnats,
Qui sont rusés comme des chats,
De Bourgogne tant du Duché,
Que comme aussi de la Comté,
Vous en voyez du Dauphiné,
Qui n'ont pas l'esprit mal tourné,
Du Lionnois, Forct, Beaujolois,
Et même aussi du Charrolois,
Ainsi chacun de son quartier,
Vient ici pour étudier.
Faisons un tour dedans la cour,
Qui est toute peinte à l'entour,
Regarde qu'elle est magnifique,
D'un côté voilà l'Amérique,
L'Afrique avec sa noirceur,
Fait des Perles voir la blancheur,
L'Asie qui dans ses pays,
Tient tant de peuples assujettis,
L'Europe emporte le prix,
Sous l'empire du grand Loüis,
Tous ces quadrans et cet horloge;
Dont on ne peut faire l'éloge,
Et tant de choses dont l'Histoire,
Peut enrichir notre mémoire,
Font passer cette aimable cour,
Des plus belles qui soient au jour.
Continuons notre sujet,
Laissons la ruë du Mulet,
Et marchons toujours bec à bec,

Vers la ruë l'Arbre sec.
  Avançons par recréation,
Vers les peres de la Mission.
  Ce jardin au devant de nous,
Est bien souvent ouvert à tous,
De juger il est bien facile,
Qu'il est de la maison de Ville,
Le monde s'y va promener,
Comme tu peux imaginer,
Gagnons vîte vers ce portail,
Pour poursuivre notre détail,
Nous voici enfin dans la cour,
Faisons ici un petit tour,
Vois cette tête d'Eléphant,
Animal plus fort que méchant,
Et qui d'un air grave et sans pompe
Releve en rond si bien sa trompe,
Cette bête a de belles dents,
Qui sont utiles à bien de gens,
Regarde-le jetter de l'eau,
Par les deux trous de son museau,
Montons en haut dans l'autre cour,
Et puis nous irons faire un tour,
Dedans la sale des peintures,
Qui était si riche en figures,
Ce n'est plus celle d'autrefois,
Le feu l'a réduite aux abois,
Ce dome qui était si beau,
Ne ressemble plus qu'un tombeau,

Cet horloge si magnifique,
Qui faisoit aux autres la nique,
Le feu l'a réduit à néant,
Mais on le refait maintenant,
Les peintures sur les montées,
Nous renouvellent les idées,
De l'incendie de Lyon,
Du temps de l'Empereur Neron,
Louis le Grand avec la Reine,
Ont la Majesté souveraine,
Au plus haut on voit Phaëton,
Dans son chariot, qui ce dit on,
Fut précipité dedans l'onde,
De peur qu'il n'embrasât le monde,
Sortons de la maison de Ville,
Poursuivons le tour de la Ville,
Regarde un peu ce portail,
Construit avec tant de travail,
C'est bien le plus beau sans façon,
Qui se voye dedans Lyon,
Quoique celui des Jacobins,
Arrête les yeux des plus fins,
Nous voici donc sur les Terraux,
Lieu d'execution des Bourreaux,
Regarde la belle fontaine,
N'en vaut-elle pas bien la peine?
On a vu long temps autre fois,
Dans ce même lieu une Croix,
On l'a transportée à Fourviére,

Mais poursuivons notre carrière,
Montons contre les Seminaires,
Nous avancerons nos affaires,
Nous voici à la Croix Paquet,
Allons donc sans tant de caquet,
Et nous serons dans moins de rien,
Au devant de Saint Sebastien,
Nous sommes enfin à la cime,
Je n'en peux plus de la famine.
Sortons vite dehors la Ville,
Approchons-nous de cette fille,
C'est la servante d'un logis,
Qui a beaucoup de bons amis,
Au petit Louvre elle demeure,
Allons y boire c'en est l'heure,
Bon jour l'hôtesse et son mari,
Puis qu'aujourd'hui, c'est Vendredy,
Donnez nous pour notre diné,
Un brochet bien conditionné,
Apprêté à la sauce douce,
Nous jouërons fort bien du pouce,
Ce poisson là est trop petit,
Pour contenter notre appetit,
Joignez-y un plat de morue,
Qui soit fraîche, blanche et pourpue,
Beuvons à la santé de l'hôte,
Qui sait bien faire la compote,
Depêchons, nous sommes pressez,
S'il vous plaît, Madame comptez,

Vingt piéces de trois sols et six,
Sont justement trois livres dix,
C'est votre compte notre hôtesse,
Jusqu'au revoir l'heure nous presse,
Il y a cinq sols pour les filles,
Nous viendrons puis jouer aux quilles,
Ce vin me rend le cœur agile,
Retournons entrer dans la Ville,
Marchons en bas contre la Côte,
Prens garde à ce porteur de hôte,
Que s'il venoit à te heurter,
Il pourroit te faire tomber,
Imitant Monsieur de Nevers,
Faisant patra tra à l'envers,
Tournons dans la ruë Neyret,
On n'y voit pas un Cabaret,
Allons contre les Carmelites,
Du Gouverneur les favorites,
Les Bleu Celestes sont plus bas,
Pour le present je n'y vais pas,
J'aime mieux aller aux Chartreux,
Marche, ne fais pas le boiteux.
Près des Chartreux, nous y voici,
Regardons ce dicton ici,
Rien sans peine,
Laisse dire et bien faire.
Ce Jardinier a de l'esprit,
S'il observe bien son écrit.
Nous sommes enfin aux Chartreux,

Allons chanter Vêpres avec eux,
Après nous continuerons,
Tout ce qu'à dire nous aurons.
Voilà Vêpres parachevées,
Retournons dessus nos brisées.
Marchons tout le long des murailles,
Sans avoir crainte des canailles,
Les casemates sont murées,
Les putains n'y ont plus d'entrée.
Enfin après un fort grand tour,
Voici les portes d'Alincour;
C'est bien la porte la plus forte,
La Butte est tout joignant la Porte,
C'est-là où tirent à la Cible,
Les Arquebusiers de la Ville.
Traversons ici la Rivière,
Avance vîte batteliere,
Et passe-nous en diligence,
Tout vis-à-vis de l'Observance,
Puis de dire un mot je pretens,
Sur le tombeau des deux Amans.
Les uns disent que deux Amis,
Qui d'inclination fort unis,
Se separerent pour voyage,
Ainsi tous deux plient bagage,
Après l'absence d'un long temps,
Dans cet endroit se rencontrans,
Se baiserent et s'embrasserent,
Et tous deux de joye expirérent.

D'autres assurent que Lyon,
Herode avoit pour prison,
Qu'Herodias sa bonne amie,
Fut avec lui ensevelie,
Et l'on dit depuis plusieurs ans,
C'est le tombeau des deux Amans,
Mais qu'il soit véritable ou non,
Laissons-le, rentrons dans Lyon.
Pour continuer à notre aise,
Allons à la porte de Vaise,
Si tu veux un jour de loisir,,
Nous monterons avec plaisir,
Tout au plus haut de Pierre Scize,
Où l'on sent bien souvent la bize.
Ce bâtiment est sur le roc,
Qui souffriroit très-bien le choc,
En cas qu'on voulût essayer,
D'enlever quelque prisonnier.
Avançons toujours pas-à-pas,
Tu ne sçaurois être encor las,
Et pour avancer notre affaire,
Nous avons du chemin à faire,
Nous sommes devant la Chana,
Où beaucoup de gens il y a:
Dans peu nous nous verrons bien proche,
De ce bon Monsieur de la Roche,
Je l'appercois ce vieux barbon,
Qui ne sçait dire oui ni non,
Il est planté comme une broche,

Sur la pointe de cette roche,
S'il sçavoit un peu criailler,
On l'entendroit de loin batailler,
L'on dit que sa bource étoit pleine,
Pour les filles qui sont en peine,
De trouver mari diligent,
A faute d'avoir de l'argent,
Cette bource est tombée en friche,
Parce qu'il n'avoit point de niche,
Car s'il eût été à couvert,
Il auroit bien toujours offert,
Du secours à ces pauvres filles,
Qui traînent souvent les guenilles,
Par le temps, les vers ou gelée,
Son écarcelle s'est rongée,
Et l'argent en a délogé,
Pour vous le dire en abregé,
C'est d'où est venu le Proverbe,
Qui n'est ni de paille ni d'herbe.

PROVERBE.

Ne vous fiez pas aux femelles,
Qu'elles soient laides ou bien belles,
Attrape qui peut aujourd'hui,
Monsieur la Roche paye, et puis.
Marchons dans la ruë Bourgneuf,
Laissons Tanneurs et cuirs de bœuf,

Approchons-nous mon cher ami,
De ces Messieurs qui sont ici.
Ce sont des joüeurs d'instrumens,
Qui joüent bien aussi des dents,
Les uns jouent du Flageolet,
Plusieurs entrées de balet,
D'autres jouent sur leurs Musettes,
Quelques piéces bien joliettes,
Les uns dessus leurs violons,
Font mille agréables fredons;
Celui-ci avec sa flute,
Fait une harmonie assez juste,
Cette autre marie sa voix,
Avec ce joueur de hautbois,
Et cette flute traversiere,
Joue de la bonne maniére,
Cette viéle et ce tabourin,
Servent à dissiper le chagrin,
Et ce joueur de cornemuse,
Ne paroît pas être une buse,
Veux-tu que nous les emmenions,
Au logis où nous souperons,
La Bande à Monsieur la Violette,
Pourra bien plier sa toilette,
Celle de Debargue aussi bien,
Devant eux perdroit son Latin,
Après qu'ils auront bien joué,
Nous leur donnerons leur congé,
Pour peu d'argent je te peux dire,

Que nous aurons sujet de rire.

PIERRE.

Mon ami tu es un badin,
Continuons notre chemin,
Laissons la viéle, et les viéleux,
Monsieur la Roche et rue Bourgneuf,
Et enfilons la rue de Flandre,
Trottons des pieds sans plus attendre,
Nous voici au grenier à sel,
Tous vis-à-vis Maître Michel,
Ce bouché qui est si plaisant,
Ecoutons un peu le compliment,
Qu'il fait à cette bonne Dame,
Nous en rirons dessus mon ame.

LE BOUCHÉ.

Naidiu Madame ma boutiqua,
A lezautre le fait la niqua,
Y et lo paradis de la chair,
Aussi bien l'Ité que l'Hiver,
Celos viaux et celos moutons
Sont aussi gras que de cayons,
La livra vau ben quatro sou,
Sen s'en manqua un payroroux.

BENOIT.

Voilà un drôle compliment,
Gagnons le pont de saint Vincent,
Nous y voici tournons le coin;
Et marchons à la droite main,

Passons au devant de saint Laurent,
Arrêtons-nous un petit moment,
Dedans saint Paul, et nous aurons,
A présent la benediction,
Qui se donne le vendredi,
Et tu n'en seras pas marri.

PIERRE.

Voilà qui est fait, continuons,
Notre chemin et nous irons,
Faire ensemble un petit tour,
Tout au proche du puits d'amour,
C'est le rendez-vous des Bouchés,
Tu ne sçaurois être fâché,
D'entendre leur raisonnement,
Tu verras qu'ils sont fort plaisans.
Tournons ici, doublons le pas,
Je vois quatre Bouchés plus bas,
Qui parlent de grande action,
Ecoutons avec attention.

PREMIER BOUCHÉ.

Naidiu j'ai a y eu de bonheur,
J'ai tua un bou seu mon honneur,
Il est plus grou de la maitia,
Que quand je l'acheti en via,
Je crai que quand il sintra lo feu,
Una pice en vaudra deux.

SECOND BOUCHÉ.

Naidiu Ovido en ma maison,

Fait tout alia à recullon,
Los bous se changeon en de viau,
Et los moutons en de agniau.

TROISIEME BOUCHÉ.

Naidiu j'ai tua six grous agniau,
Quan de jalie comme de viau,
Los rognions blanc comme papi,
Et sera Royar maingi,
Et y et de vrai viande de pago,
Je n'en parlo pas davantago.

QUATRIEME BOUCHÉ.

Naidiu je vou passo ma fai,
De tos los moutons j'ai lo rai,
Et ni a cayon de dix écus,
Qu'ayant tant de lard seu lo cu,
Il son race de barbari,
Et n'y ara que per los amis.

BENOIT.

Ces gens ne sont ils pas charmans,
Dans leurs plaisans raisonnemens,
Ils croient sur leur conscience,
Surpasser les gens de Science,
Quittons pour te le dire franc,
Cette rue du charbon blanc,
Regagnons la rue de Flandre,
Allons nous en sans plus atttendre,
Pour parvenir à notre fin,

Passons la Saone au port Dauphin,
Nous entendrons les Batelieres,
Aussi bien que les Lavandieres,
Qui nous divertirons d'autant:
Si bien que tu seras content,
Nous serons assis à notre aise,
En beche comme en une chaise,
Nous pourrons bien un autre jour,
A la Douanne allerfaire un tour.

LA BATELIERE.

Je vo volo passa Monsieu,
Per avay de votro menu,
Je vo voy mettre per certain,
Ver la feuilla du Augustins,
Arrête un peu là Bateliere,
Ecoutons cette Lavandiere.

LA LAVANDIERE.

Monsieu voli vo ren payi,
Avant que de sorti d'ici,
Pay du moins un pot de vin,
Vo beiry pro mi per certain.

PIERRE.

Peut-être si vous faisant boire,
Vous perdriez votre mémoire,
La lessive alors resteroit,
Personne ne la laveroit.

LA LAVANDIERE.

T'a raison, Monsieu de trey chin,

Marche toûjor pouvro faquin,
Avoai ton mantiau d'arlequin,
No no socion ben de ton vin,
A ta santa Georgo Dandin,
Vaiquia per passa mon chagrin,
Ta fuma gagne mai que tei,
Pouvro corna en bonna fei,
L'empinta y et ce que te fau,
Aussi ben es-tu maqueriau.

BENOIT.

Laissons la cette Lavandiére,
Passe-nous vîte Bateliere,
Car leur langue va sans raison,
Plus vîte que leur batillon.
Si tu aimes la crierie,
Allons voir la poissonnerie,
Nous y entendrons tout de bon,
Quelque lardon en bon jargon,
Marchons donc contre la Platiere,
Cottoyant toûjours la Riviere,
Nous pouvons en notre chemin,
Voir quelque chose de badin,
Tu pousses ces porteurs de chaize,
Qui ne sont pas trop à leur aize,
Avançons et doublons le pas,
Car voilà les porteurs à bas,
Et le monsieur qui est dedans,
Est dans la bouë jusqu'aux dents.

Nous voici devant la Platiere,
Continuons notre carriere,
L'on dit des gens de ce quartier,
Qu'ils entendent bien leur métier,
De prendre ne faisant refus,
Les bons sols pour des Carolus,
C'est ce qui a donné matiere,
Aux Innocents de la Platiere,
Nous sommes devant les bachus,
Nous allons rire tant et plus,
Nous entendrons cent scandale,
Des Poissonnieres de la Hâle,
Mon cher ami nous y voici,
Arrêtons-nous un peu ici.

LA POISSONNIERE.

Veni à mai biau Cusini,
Car j'ay ce que vo fau, teni,
Regarda bien celi brochet,
Vo ne verry pas son paret,
Y la ita pri cetti matin,
Deden lo Rono per certin,
Donna zen vito quatro franc,
Il let aussi grou qu'un enfant.

LE CUISINIER.

Je n'en veux point il est trop cher,
J'aime beaucoup mieux m'en passer.

LA POISSONNIERE.

Preni don cela bella Brama,

Car je vo juro seu mon ama,
Qu'ella de l'argent trai carti,
Et sera un royal mangi,
Ou ben cela Carpa d'étant,
Que t'aussi groussa qu'un enfant.

LE CUISINIER.

Je n'en veux point Dame Jane,
Je vais voir la commere Anne,
Je trouverai assurement,
Ce qu'il me faut présentement.

LA POISSONNIERE.

La Comare Anna vertu bleu,
Avoai la Lioda tot en feu,
Et la fuma du Bourguignon,
No porton tote trai guignon;
A cosa qu'elle son un pou belle,
To los homo s'en van ver elle,
Je croi que net pas lo paisson,
Que los attire à leur maison,
Mais no verran ben quoque jor,
Que chacuna arat son tor.

L'AUTRE POISSONNIERE.

Comare ne vo fachi pas,
To lo mondo n'a pas sopas,
Vindra ben quoque jodelet,
Qu'achetera votro brochet,
Le brame et le carpe deman,
Sera de vianda d'Intandant,

Et niara que per los gotu,
Qu'aporteran force menu,
Et los Cusini de trei liard,
S'en retorneran ben camard.

TROISIEME POISSONNIERE.

Ven ver mai joli Garçon,
Acheta mo biau lanceron,
Ou ben mo petit barbillon,
Per en faire de ragotton,
Avoai qu'un petit de perci,
Et sera un Royal mingi.

LE CUISINIER.

Ces poissons ne sont point pour moi,
Garde-les aux Cuisiniers du Roi.

LA POISSONNIERE.

Voi voi no lo li garderan,
Marmiton mechen panaman,
Je crayo qu'en ton borsillon,
Ton argen brui come coton.

PIERRE.

Ami que dis tu de ceci,
Tu n'es pas fâché d'être ici,
Prenons garde à ce qu'on va faire,
Car voici bien une autre affaire,
Ces deux ici dans un moment,
Se vont battre certainement,
Celle-ci s'échauffe la bile,

Pour être plus que l'autre habile,
Regarde-les froncer le nés,
Nous en verrons bien d'étonnés,
Si l'on peut commencer la dance,
Bon bon, la voilà qui commence.

PREMIERE POISSONNIERE.

Va va, l'on te conei ivrogni,
Puyanta como una charogni,
Ne te faut que trei pot de vin,
A ton dina tot lo matin,
Et à ton sopa autro trei,
Encore te di que t'a sei,
Pendant que ton bon homo Jean,
Ne bei que d'iau lo long de l'an.

SECONDE POISSONNIERE.

A tu tot dit villie Sorciere,
Te ressemble le batelire,
Encor qu'elle manayon l'iau,
Elle n'est pas per leur musiau,
Ma fei t'aime ben pro lo jus,
De nôtron bon pere bacchus,
Car j'ai appri de to veisin,
Que tote le nuit per certain,
Te prend ut liet una bottillie,
Per beire lorsque te t'eveillie,
Avoi que de cache musiau,
Te te rempli ben lo boyau,
Sor d'ici, va ten cu purri,

Faire foita u pilori,
Ou ben va t'en trova Malerba,
Per faire passa ta gratela.

BENOIT.

Qu'en dis-tu, voilà qui est drole,
Pour moi je crois sur ma parole,
Que l'une et l'autre aiment le vin,
Autant le soir que le matin,
Il est bien difficile à croire,
Que l'une céde à l'autre à boire,
Puisque toutes deux en un mot,
Boivent à tire larigot,
Je suis satisfait ou je meure,
Nous avons bien vu à cette heure,
Tout ce divertissant discord,
Passons près la tête de mort,
Sortons vîte de cette ruë,
On y sent trop l'eau de moruë,
Cette odeur ne plaît point du tout,
Tournons quand nous serons au bout,
Dans la ruë de l'Enfant qui pisse,
Où l'on vend d'excellent épice,
Nous y voici, allons bon train,
Regarde, j'apperçois le chien,
Dont parloit hier la Frutiére,
En criant le Porteur de chaise,
Son maître a fait bâtir la Croix,
De la Platiere que tu vois,

Ainsi que je l'ai ouï dire,
A un vénérable Messire,
Il y avoit une de Croix de bois,
Qui le fâchoit et incommodoit,
Car étant de la Religion,
Il fit faire proposition,
Si l'on vouloit ôter cette Croix,
Que cent écus il donneroit,
L'on s'accorde, il compte l'argent,
Et l'on ôta incontinent,
La Croix de bois pour lui complaire,
Et l'on mit celle-là de pierre,
Si la chose n'est pas véritable,
Je n'en dois pas être blâmable,
Je vous assure en vérité,
Qu'ainsi on me l'a raconté,
Quant au reste je m'en rapporte,
Vrai ou non cela ne m'importe,
Tournons ici à celle fin,
De poursuivre notre dessein,
Le reste de cette journée,
Sera bien-tôt parachevée,
Continuant notre chemin,
Passons devant saint Saturnin,
Saluons-le, aussi saint Pierre,
Nous verrons ce beau Monastere :
A ce coin nous nous trouverons,
Dans la ruë des Eclaisons,
Entrons au logis de la Cage,

Pour reprendre un peu de courage.
Dieu soit céans, bon soir à tous,
Je vous supplie donnez-nous,
Une bouteille de bon vin,
Pour aider à faire chemin,
Ce vin là est très excellent,
Madame voilà votre argent,
Achevons vite notre tour,
Cependant il y a du jour,
Nous voici, mais sans baliverne,
Dans la ruë de la Lanterne,
Nous n'avons pas à hésiter,
Par où il nous faudra tirer,
Allons où nous voyons ces Dames,
Qui sont à la place des Carmes,
Passons devant ces Chandeliers,
Laissons ici ces Poulaillers,
Dépêchons-nous donc je te prie,
D'approcher de la Boucherie,
Nous entendrons assûrement,
Quelque entretien divertissant,
De ces Bouchés qui sans reproche,
Ont bien aussi bonne Caboche,
Que tous les autres susnommés,
Et n'en soyez pas étonnés,
Tout maintenant sans plus attendre,
Je vais vous le faire comprendre,

PREMIER BOUCHÉ.

Naidiu j'ai un bou tot de bon,

Qua la piau de tella façon,
Qu'una bala d'artilleri,
Aret de peina à lo perci,
Mais qu'en chamoi je l'ayo mi,
Je m'en farai faire un habit.

SECOND BOUCHÉ.

Naidiu j'ai un bou à l'établo,
Vo diria qu'il est raisonnablo,
Y montre ben qu'il a d'esprit,
Et qu'il a aita bien norri,
Car y vodret à tot moman,
Vo povai tochi de se man.

TROISIEME BOUCHÉ.

Naidiu mon Valet tuant un bou,
Lo ladro y manqui son cou,
Lo bou se levave tot dret,
Et ressemblet un joguenet,
Je prî l'halebarda de fer,
Je l'y mit son ame à l'envers,

QUATRIEME BOUCHÉ.

Naidiu en tuan un mouton,
Qu'étave nai comme un charbon,
Jamais je ne lo pu perci,
Il avave cota de maillo,
Ou ben il étave sorci,
Je n'ai jamais vu son semblablo.

PIERRE.

Que dis tu de ces bons Apôtres,

Ceux là ne cedent rien aux autres,
Tirons contre les Augustins,
Nous étions autrefois voisins,
Allons tout droit à la Pareille,
Je crois que je ferai merveille.
Bon soir à l'hôte et à l'hôtesse,
Je vous déclare et vous confesse,
Que nous avons sans contredit,
Tous deux soif et bon apetit,
En attendant notre repas,
Allez vîte, ne tardez pas,
Nous tirer de votre bon vin,
Cependant vous mettrez la main,
A faire bien frire une carpe,
Avec un bon plat de limace,
Puis ce barbeau au court bouillon,
Pour moi et pour mon compagnon,
Voilà deux jours certainement,
Que nous avons gaillardement,
Assez bien passé, ce me semble,
Ayant toujours été ensemble,
Pour moi, je trouve que Lyon,
Vaut bien la peine sans façon,
Et qu'il est fort divertissant,
Pourveu qu'on aye de l'argent,
Camarade, je te reveille,
A ce bon vin de la Pareille,
Je suis attendu à Neuville,
Sans cela nous verrions la Ville,

Demain qui est jour de marché,
Une autrefois nous la verrons,
Et d'autant nous nous divertirons,
Cependant, Madame l'hôtesse,
Depêchez-nous l'heure nous presse,
Un écu seroit bien assez,
Car nous n'avons point fait d'excez,
Messieurs je suis très satisfaite,
Je vous assure et vous proteste,
Qu'à la Pareille vous serez,
A tous les autres preferez.

FIN.



CONTE HISTORIQUE

EN VERS,

DU SALAMALEC LYONNAIS, FAIT EN 1660, A LYON, A L'ARRIVÉE D'UN AMBASSADEUR DE LA PORTE OTTOMANE AU ROY, PAR LES OFFICIERS MUNICIPAUX DE LADITE VILLE.

Jamais ne fut nation plus civile
Que la francoise, il le faut avouer.
L'envoyé turc bien pourroit s'en louer
Apres l'honneur qu'à Lyon (*) la grande ville

* Ce fut en 1660 que se fit le Salamalec, M. de Lamonnoye, de Dijon en fut averti, et donna cette plaisanterie en vers; mais la première édition ayant paru à l'insu de l'auteur, elle fut imparfaite; on la donne ici corrigée sur le manuscrit original tiré du Ménagiana. (*Note d'Adamoli*).

Des magistrats en passant il recut.
Ces magistrats crurent fraper au but,
S'ils regaloient l'excellence othomane
D'un compliment en langage othoman:
Car, disoient-ils, parler par trucheman
C'est une mort : en langue musulmane
Un musulman il nous faut saluer.
L'invention leur sembloit mémorable;
Le point était comment l'effectuer :
Où rencontrer vn harangueur capable?
Vn homme expert dans le Salamalec?
Notez, qu'alors tenoit auberge illec
Certain quidam déserteur de mosquée,
De mauvais turc devenu bon chrétien.
C'est notre fait, dirent ces gens de bien.
La chose au Sire étant communiquée,
Il l'approuva : Laissez faire, dit il,
François Selim, c'est ainsi qu'on me nomme;
Nul mieux que moi, Dieu merci, ne sait comme
La tête on doit courber jusqu'au nombril,
Rabattre en arc les mains sur la poitrine,
Se reculer, s'avancer à propos,
Et cetera; suffit, de ma doctrine
Tenez vous surs et soyez en repos.
Vous me verrez à la mode turquesque
Faire cent tours qui surprendront vos yeux.
Telle action vous paroîtra burlesque,
Qui cache au fond sens très mysterieux.
Or, en ceci, la grande politique,

C'est de me suivre en tout d'un pas egal.
Souvenez-vous de cet avis unique,
Vous ne sauriez, me suivant, faire mal.
De point en point on promit de le suivre.
On le suivit jusqu'au moindre iota.
L'ambassadeur bien fort s'en contenta;
Mais ce qui plus que tout le transporta,
Fut qu'un chrétien parlât turc comme un livre.
Il n'est, dit il, assesseur du Divan
Qui mieux que vous entende notre langue.
Pas ne vous doit surprendre ma harangue,
Répond Sélim; je suis né musulman.
Né musulman? vous l'etes donc encore.
Moi? point du tout; je me suis converti,
Et c'est le Dieu des chrétiens que j'adore.
Ah! par Mahom, vous en avez menti :
Et musulman jamais vous ne naquites,
Ou vous n'avez pas changé de parti.
Je ne puis croire au moins ce que vous dites,
Si je ne vois un signe fort précis.
A moi ne tienne. *Etes-vous circoncis?*
Vous allez voir. Lors sa misere nue
Le compagnon étale à découvert.
Les magistrats à cette étrange vue,
Quoiqu'etonnés, pour n'etre pris sans vert,
Suivant leur guide, imitant sa posture,
Firent leur cour en forme, et sans tarder,
Chacun selon le talent que nature,
Petit ou grand, lui voulut accorder.

L'ordre fut rare, et l'histoire rapporte
Que l'Othoman salué de la porte,
Crainte de pis, s'enfuit sans dire adieu.
Tout au rebours, les donzelles du lieu
Prirent grand goût à la cérémonie,
Et telle fut leur jubilation,
Que maintenant nulle ne se soucie
De voir, après cette réception,
Ambassadeur, s'il ne vient de Turquie.

FIN.



CHANSONS LYONNAISES.

RECUEIL

DE

CHANSONS, NOELS

ET

BALLADES.

LYON,
IMPRIMERIE DE TH. LÉPAGNEZ.

1846.

Beaucoup de chansons ont été composées par des auteurs Lyonnais soit anciens soit modernes; quelques-unes sont remarquables par les faits historiques qu'elles rappellent, par la naïveté de l'expression ou par la singularité du sujet : d'autres ont été longtemps populaires, malgré leur trivialité; il en est, enfin, qui réunissent à un haut degré les qualités du genre. Si l'objet de ce recueil n'en avait pas écarté les compositions contemporaines, j'aurais publié un assez grand nombre de chansons dignes d'être signées des noms de Pannard et de Désaugiers : d'autres considérations ne m'ont pas permis d'admettre les chansons politiques qu'inspirèrent les excès de 1793; elles sont pour la plupart dirigées contre les Jacobins de Lyon. J'avoue que tout l'esprit de leurs auteurs ne m'a point paru surmonter les inconvénients du sujet : il est difficile de rire d'hommes et d'évènements si terribles :

on peut accuser la Révolution de bien des crimes, mais il n'y a pas moyen de la rendre ridicule.

Il ne faut pas prendre des chansons au sérieux; ce genre a toujours excusé une gaîté de langage qu'il faut bien tolérer, quand il ne dépasse pas certaines bornes; quelques mots un peu crus doivent être excusés, si on se reporte à d'autres temps, et si on considère qu'ils se sont trouvés sous la plume de quelques-uns des illustres écrivains du siècle de Louis XIV.

Ce Recueil aura sans doute un supplément; j'espère que les bienveillantes communications de MM. les Bibliophiles de Lyon, me permettront de l'augmenter de pièces nouvelles que recommanderont leur caractère populaire ou leur originalité.

J.-B. M.

BALLADE

DES DAMES

DE LYON, DE PARIS ET DE TOURS,

SUR LE RETOUR

DES GENTILS HOMMES ET DE L'ARMÉE DE NAPLES.

1494.

Vous Lyonnoises
Bonnes Gauloyses,
Riez-vous point
Grosses bourgeoyses.
Delaissez noises
Et sur ce point
Mettez appoint
Le contre-point
Du brouet des dames Servoises :
Car je suis seur quen beau pourpoint
Les gens du roy ne faudront point
De faire tartres bourbonnoises.

Parisiennes
Tres anciennes
De beau langaige
Musiciennes
Practiciennes
De faire raige
N'est point volaige
Vostre couraige
Aux mondanites terrienes :
Rembourrez cul, lavez visaige
Pour recevoir selon lusaige
La court aux modes anciennes.

Dames de Tours
En villes, tours
Et maisons chieres
Levez atours
Virades tours
Banc, table, chiere
Haulcez la chiere
Damour tres chiere
Et venez plus tost que le cours
Au roy luy faisant bonne chiere
Et ne faites point la renchiere
A tous ces gorgias de cours.

Princesses dames
De corps et dames
Je vous prie allez et venez
Sans laisser abbaisser vos armes
Au devant des gentils gens darmes
Et de confort leur subvenez.

Par faulte de menus billons
Nostre harnoys sonne fort cas,
Mais si en bruyt sont bourdillons
Et galiots ayant ducas
Et la chaux serve a nostre cas
Ou du boys nous voyons lombraige
Nous ferons fourbir nos carcas
Par beaux champs soubs quelque ramaige.

Ha ma commere le roy vient
De Naples a moult grans journees
Pour ce vous sçavez qu'il convient
Faire blanchir nos cheminees
Sçavons estes determinees
Sans le vouloir lespace d'un an
Nous serons bien examinees
Touchant les pieces de Millan.

Pensons de nos culs rembourrer
Pour mieux desmarcher par la ville
Faisons nos robbes deffourer
Afin que nen soyons si ville
Sil advient que de loy civille
Le droit vit qui mol art confond
En brief par ville neufve ou lisle
Ferons fourrager val parfont.

Princesses dames, par la ville
Faisons doresnavant nos tours
En ce trou mettrons la cheville
Maulgre les envieux de Tours.

OCTAVIEN de ST-GELAIS.

CHANSON PATOISE (1).

Qui vout ouy una chanson
Qu'est touta de mensonge ;
S'il y a mot de vereta,
Je voglio qu'on me tonde.
La felon melon du lon,
  La felon melonge.

S'il y a mot de vereta,
Je voglio qu'on me tonde :
Nostra chatta a fait do chin
Ley dessou una ronse.
  La felon melon du lon, etc.

Nostra chatta a fait do chin
Ley dessou una ronse :
Nostron asne en tuit cinq,
Et en enseveli onze.
  La felon melon du lon, etc.

(1) Extraite du *Formulaire fort recreatif de tous contracts*, etc. *faict par Bredin le Cocu* (Benoit du Troncy). *Lyon, Pierre Rigaud*, 1618, in-16, p. 62 et suiv. (C. B.)

Nostron asne en tuit cinq,
Et en enseveli onze.
Je lo porty au marchia,
Je lo vendy tos treze.
La felon melon du lon, etc.

Je lo porty au marchia,
Je lo vendy tos treze.
Je m'en ally à Marbou,
A Marbou, ou pou plus outre.
La felon melon du lon, etc.

Je m'en ally à Marbou,
A Marbou, ou pou plus outre :
Je trouvy un poumy dou
Tout chargia de griotte.
La felon melon du lon, etc.

Je trouvy un poumy dou
Tout chargia de griotte;
Jetty mon bourdon dessus,
Je fy chey de les peyres.
La felon melon du lon, etc.

Jetty mon bourdon dessus,
Je fy che de les peyres;
Mais le bon homme veny
A qui estion le pesche.
La felon melon du lon, etc.

Mais le bon homme veny
A qui estion le pesche,
M'envoya son chin après,
Sa chevra me vint mordre.
  La felon melon du lon, etc.

M'envoya son chin après,
Sa chevra me vint mordre,
Me vint mordre au talon;
Je seigny par l'oreille.
  La felon melon du lon, etc.

Me vint mordre au talon;
Je seigny par l'oreille.
Alla queri le medecin
Pour me guarir l'espaula.
  La felon melon du lon, etc.

Alla queri le medecin
Pour me guarir l'espaula :
Je lui daray pour payement
Une once de ma merda.
  La felon melon du lon, etc.

Je lui daray pour payement
Une once de ma merda,
Qui sera fraische caca
Du plus clair du clystere.
  La felon melon du lon, etc.

Qui sera fraische caca
Du plus clair du clystère;
Et quand mon dey sera guari,
J'iray cuillir de pomme.
La felon melon du lon, etc.

Et quand mon dey sera guary,
J'iray cuillir de pomme
Dessus le noyer tout sec
De ma commare Clauda.
La felon melon du lon, etc.

Dessus le noyer tout sec
De ma commare Clauda;
Ma c'est trop chalanela,
Sans mangy ne sans beyre.
La felon melon du lon, etc.

Ma c'est trop chalamela,
Sans mangy ne sans beyre.
Ady don, mon bon seigneur,
Jusqu'à l'atra feta.
La felon melon du lon, etc.

Ady don, mon bon seigneur,
Jusqu'à l'atra feta,
Que je vous reviendray vair
Ainsi que je dey faire.
La felon melon du lon, etc.

CHANSON [1].

Nous estions troys galans
De Lyon la bonne ville,
Nous en allons sur mer,
N'avons ne croix ne pile.

La bise nous faict mal,
Le vent nous est contraire,
Nous a chassé si loing
Dedans la mer salée.

Voicy venir Préjan
A toutes ses galeres :
Or vous rendez, enfants
De Lyon la bonne ville.

(1) Extraite d'un recueil du XVI[e] siècle, intitulé : *S'ensuyvent plusieurs belles chansons nouvelles : nouvellement imprimées*, etc. *On les vend à Lyon, en la maison de feu Claude Nourry, dit le Prince, près nostre dame de Confort.* (32 feuillets in-12), fol. 10 a. Voyez les *Variétés historiques, biographiques*, etc., par A. Péricaud, p. 144 et 168. (C. B.)

Ne ferons pas pour toy,
Ny pour toutes tes galères:
Nous nous rendons à Dieu,
A la vierge Marie.

Monsieur sainct Nicolas,
Madame saincte Barbe;
Rossignolet du Boys,
Va-t-en dire à ma mye,

L'or et l'argent que j'ay,
En sera tresoriere,
De trois chasteaux que j'ay
Aura la seigneurie.

L'ung est dedans Milan,
L'aultre en Picardie,
L'aultre dedans mon cœur,
Mais je ne l'ose dire.

CHANSON NOUVELLE

SUR

LA BELLE CORDIÈRE DE LYON(1).

L'autre jour je m'en allois
Mon chemin droict à Lyon;
Je logis chez la Cordiere,
Faisant du bon compagnon.
Approchez-vous, mon amy,
S'a dit la dame gorriere;
Approchez-vous, mon amy,
La nuit je ne puis dormir.

(1) Cette chanson se trouve dans deux recueils peu communs, intitulés, l'un : *le Thresor du chant françois*, petit in-8°, sans date et sans nom de ville et d'imprimeur, et l'autre : *Recueil des plus belles chansons de ce temps*, Lyon, Jean d'Ogerolles, 1559, aussi petit in-8°. Elle a été reproduite une seule fois, en 1844, par un amateur (M. P.-M. G.) qui ne multiplie pas les exemplaires de ses publications : ce qui n'ôte rien au prix et au mérite qu'elles ont par d'autres motifs. (C. B.)

Il y vint un advocat,
Las, qui venoit de Forviere;
Luy monstra tant de ducats;
Mais ils ne luy coustoient guere.
Approchez-vous, advocat,
S'a dit la dame gorriere,
Prenons nous deux nos esbats,
Car l'on bassine noz draps.

Elle dict à son mary :
Jan, Jan, vous n'avez que faire;
Je vous prie, allez dormir,
Couchez-vous en la couchette.
Nous coucherons au grand lict,
S'a dit la belle cordiere,
Despouillez vous, mon amy,
Passons nous deux nostre ennuy.

Il y vint un procureur
Qui estoit de bonne sorte;
En faisant de l'amoureux,
Il y a laissé sa robe,
Et sa bourse qui vaut mieux;
Mais il ne s'en soucie guere :
Approchez-vous, amoureux,
Nous ne sommes que nous deux.

Il y vint un cordonnier
Qui estoit amoureux d'elle:
Il luy portoit des souliers
Faictz à la mode nouvelle;
Luy donna un chausse-pied,
Mais elle n'en avoit que faire;
Elle n'en avoit mestier:
Ils estoient à bas cartier.

Il est venu un musnier,
Son col chargé de farine:
La Cordiere a maniee,
Elle luy faict bonne mine.
Il a tout enfariné
Cette gentille Cordiere:
Il la faut espousseter
Tous les soirs après souper.

Il y vint un Florentin,
Luy monstre argent à grand somme:
Tout habillé de satin,
Il faisoit du gentilhomme.
Elle le receut doucement
Pour avoir de la pecune:
Le but où elle pretend,
C'est pour avoir de l'argent.

NOEL NOUVEAU

FORT PLAISANT ET RECREATIF

COMPOSÉ PAR LE MASCONNOIS (1),

Sur le chant ; *Du fond de ma pensée.*

Qui veult avoir liesse
En son cœur à jamais,
Doit prendre son adresse
Vers Lyon désormais. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

(1) A Lyon, chez Antoine du Rosne; in-8°, S. D. de 5 pages. M. Delandine attribue ce Noël à Philibert Bugnyon, mâconnois, mort en 1590. Il paraît qu'il se fonde sur ce que Bugnyon, connu par son *Traité des lois abrogées* et pour d'autres ouvrages, était de Mâcon; mais Antoine du Moulin et bien d'autres en étaient aussi. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'Antoine du Rosne a imprimé de 1557 à 1562, et qu'il avait pour marque trois fleurs de lis dans un écusson, probablement l'écu de France. (B. de L., n° 34565; recueil vert, année 1561, 2e, 9e et 10e pièces. (A. P.)

C'est la saincte montaigne
Qui droict dirige aux cieulx
Les pas de cil qui daigne
Y monter pour son mieulx. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Le grand Dieu de promesse
L'a gardé pour les siens,
Qui ça bas ont tristesse,
Et disette de biens. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Aux riches il appreste,
Qui font de leurs tresors
Leur Dieu, la grand'tempeste,
Pour foudroyer leur corps. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Aux bons il preste vie,
En joye longuement :
Et puis il les convie
Au ciel heureusement. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Il a mys hors de peine
Et de captivité,
Pouvre nature humaine,
Qui l'avoit irrité. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Elle avoit par folie
Passé son mandement,
Toutesfois il s'allie
Auecq' elle humblement. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Au ventre de Marie
Pour nous venant gésir,
Et de melancolie
Nous mettant en plaisir. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Par luy seul, Magdaleine,
Tu es en liberté,
Et je cours par la plaine
Comme un Philiberté. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

La Margot et la Jane,
En leur jeune printemps,
Meinent tousiours la plane
Et passagent leurs ans. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Claude, Estienne et Baptiste
Chantent auprès du feu,
Faisant la chatemite,
Pour mieux jouer leur jeu. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Marqueron la jolie,
Chante noe, noe;
Et Janin ne s'oblie
De cryer ha, ha, hé. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Et moy je m'en vay paistre
Et garder mes brebis,
En un preal champestre
Grignotant du pain bis. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Ma, ma, ma Magdaleine
M'apporte chaque fois
Vne petite chaine
D'ailz pour ouyr ma voix. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Quand pres d'elle je chante,
Les autres pastoreaulx
Viennent par voye et sente
Avecques leurs troupeaux. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Et quand sommes ensemble,
Nous chantons tant noe,
Qu'à nous ouyr il semble
Que tout est enroué. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Après longue musique,
Nous dansons bras à bras :
Chacun fait sa pratique,
Puis marche pas à pas. *bis*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Après dessus l'herbette
Nous allons prosterner,
Chacun a sa musette
Pour un chant resonner. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

Après danser fault boire,
Chantant noe, noe ;
C'est la fin de la foire
Jésus en soit loué. *bis.*
Noe, noe, noe, ô noe, noe.

ANCIEN NOEL.

Qu'étay don cela novela
Que dit maître Jean Capon ?
Etay vray qu'una pucela
Vin d'acuchi d'un popon ?
Que tot lo moudo s'appreta
Per vey le novio venu :
Noz en seran de la feta,
Dussian no alla pi nu.

Qu'étay don celo grans home
Que son biau commo de ray ?
Il an tous tray de corone ;
Y en a un qu'est tot nay.
Grou Guillot, pren ta museta,
Et tay ton obois, Michi :
No danseran à la feta ;
J'ay mon tambor per tochi.

Saint Joset prit se lunettes
Per avisa qui étet,
Y cherchi des alumettes
Pour atisy son cruzet;
Mais la biza que soflave
Per mais de trenta golet,
Chaque fay qui se baissave,
Fesave chey son bonet.

Lo guiablo entendit la feta,
Il est venu per la vey,
S'est alla forra la teta
Per un trou de la parey.
Saint Joset prit sa verlopa,
Ly foiti una vertollia;
Il en a yu, la charopa,
Lo grouin tot écarmailla.

La mare s'épouvantave,
Se rangeave dans un coin;
A gran coite elle enfonçave
L'enfant dens un pou de foin:
L'ano a pou, lo bou se gonfla
Per veni sauta dessu,
En soflant comm'una ronfla
Ly foiti se corne u cu.

Lo guiablo ben en colera,
Se veyant traita ainsy,
Va ronflant per la charera
Comm' un fouet de charety,
Et veyant ben qui n'avave
Gin d'endret per se logi,
Y trovit una boutasse,
Y s'y alli dandogli.

NOEL [1].

AIR : *Fringuez sur l'herbe,*
Marchez sur le jonc.

Nouvellet, nouvellet, viste,
Chantons à Lyon
Pour ce noël miste
Né de Marion.

La Pucelle est grosse
Du roi de Sion,
Dont sortit la source
De rédemption;
De son pucelage
A la déité
A fait un message
Pour l'humanité.
Nouvellet, etc.

(1) Extrait du *Recueil des plus excellens noëls vieux. Corrigé et augmenté. Lyon, Mathieu Chavance, rue Mercière,* sans date, in-12, p. 94. L'exemplaire de la Bibliothèque de Lyon porte sur le titre une note manuscrite qui annoncerait que les éditeurs de ce recueil sont MM. Brossette et Belichon. Il contient quelques notes et un noël également manuscrits, qui paraissent être de la main de Brossette. (C. B.)

De tapisserie
Anges lui servoient,
Chaise de pairie
Ses vertus dressoient;
Lit eut de lictiere,
Carré, bien gorier;
La crêche et feniere
Fut son oreiller.
Nouvellet, etc.

De beauté coiffée
Tenoit gravité,
Sans être attifée
Que d'humilité.
Foy, sa cassolette,
Grand senteur donnoit,
Et grace parfaite
Pour fard elle avoit.
Nouvellet, etc.

Joseph, ce bonhomme,
Craignoit d'être écrit
Au papier de Rome;
Pourquoi il se mit
Près du courtinage.
La garde survint
Qui soudain le gage;
Il paya le vin.
Nouvellet, etc.

Les bergers s'assemblent,
Et aussi les rois;
Pour dragées ils mangent
Chataignes et noix.
Le mortier tient droite
En haut Marion.
On mande à la fête
Les gens de Lyon.
Nouvellet, etc.

Seigneurs de Saint-Jean
Menent noble train;
Saint Just leur suivant,
Et Saint Paul prochain;
Saint Nizier, Fourviere
Appellent Enay;
Ceux de la Platiere
Y viennent tous gay.
Nouvellet, etc.

Saint Pierre n'y faille,
Ny Saint Irené;
Saint George n'y aille
Sans ses couponniers;
La Déserte y cherche
Saint Vincent le bon;
Saint Antoine y marche
Avec un jambon.
Nouvellet, etc.

Saint Romain y trotte,
Saint Michel survient,
Saint Sorlin se crotte,
Veize le suit bien,
La Chana n'arrête
Avec saint Alban;
L'Hôpital s'apprête
Pour bercer l'enfant.
Nouvellet, etc.

Les Mendians citent,
Les Reclus aussi;
Saint Eloy incite
Que l'on vienne ici
D'entour les villages
Pour y faire un tour:
Alors les grangeages
Ont ouï le tambour.
Nouvellet, etc.

La musette quine,
Haut-bois font nana,
Taratant la buccine,
La viole zon za,
Fan fan la trompette,
Frin frin le rebec,
Turlu dit la flute,
Tou tou le cornet.
Nouvellet, etc.

Lors l'Isle refrogne,
Saint Cyr gaudit
Saint Didier refrogne (1),
Dardilly fait bruit,
Et Limonais baille,
Ecoutant Cury,
Dont sort grand' fretaille
De ceux d'Albigny.
Nouvellet, etc.

Saint Germain s'apprête,
Charnay fait du fin,
Colonges tempête,
Asnière et Tassin,
Motets de Fontaines
Ont désert Vimy;
De Chasay les canes,
Mutins d'Escuilly.
Nouvellet, etc.

Sainte Foy y traîne
Bennes et barras,
Ulin se goiffonne,
Bionan et Brindas,
Irigni folate
Graisi et Musi,
Et Charli se gratte,
Frottant Saint Geny.
Nouvellet, etc.

(1) Il faut lire sans doute : *regrogne*.

Chapono ravaye,
Bregnais prend Chabot,
Vernaison s'émaye,
Soucieu fait le sot,
Et Chasselay dance,
Ternay saute et court,
Et les bourgeois d'Anse
Seront de la cour.
Nouvellet, etc.

De la Guillotière
Les bastiers viendront;
Ville-Urbane fiere
Appaise Cozon;
Trevoux seigneurise,
Brocardant Givort;
Vaugneray se prise,
Iseron s'endort.
Nouvellet, etc.

Dames et bourgeoises,
Pour voir la gisant,
A l'huis font grands noises
Qui ira devant:
Là vont les grands quuës,
Les nez de satin,
Qui sont fort deçuës
De voir le Dauphin.
Nouvellet, etc.

Marie regarde
Leur gorge et leur train ;
L'une est trop brayarde,
L'autre a nud le sein,
L'autre y déguise,
Manchon aux colets,
L'autre y mignotise
Cent mille caquets.
Nouvellet, etc.

En cette prairie
Vinrent voir Naulet,
Tous en momerie,
Jouans fort du bec.
Lors le fils de Gloire
En fit mille ris,
Qui puis leur fit boire
Vin de Millery.
Nouvellet, etc.

Toute la nuitée,
Les gens de Lyon
Près de l'accouchée
Font procession.
Puis Jésus remontre
Qu'il vouloit dormir;
Lors chacun s'accoutre
Pour en revenir.
Nouvellet, etc.

NOEL

COMPOSÉ SUR LA MALADIE CONTAGIEUSE (1).

Air : *A la venuë de Noël*, etc.

L'an mil cinq cens huitante et un
Chacun ne put se réjouir ;
Car nous pensons bien jusqu'à un
Que Dieu vouloit faire périr.

Car cinq mois sont déjà passez
Que personnes sont affligez,
En cette ville de Lyon,
Du mal de la contagion.

Mais les messieurs de la Santé,
Ausquels Dieu doint bonne santé,
Y ont mis ordre promptement,
Tant au petit comme au plus grand.

(1) Extrait du *Recueil des plus excellents noëls vieux*, etc. (cité plus haut), p. 120. (C. B.)

Ils ont fait mettre à saint Laurens
Malades tant petits que grands,
Pour en ce lieu faire penser,
Nourrir et médicamenter.

Promptement et sans nuls détours,
Pour donner au peuple secours,
Médecins ils ont ordonnez,
Chirurgiens, aussi barbiers.

Et puis y firent des cabanes,
Pour y mettre hommes et femmes,
Et même jusqu'à leurs enfans :
Tous étoient bien reçus léans.

Le peuple étoit si abondant
Dedans ce pauvre pré d Enay,
Que vous eussiez dit naïvement :
Voilà le lieu où Dieu fut nay.

Messieurs n'y ont rien épargné
Tant à soupé qu'à leur diné,
De toutes viandes changeans,
Tant pour les petits que les grands.

Vous eussiez vu le Pere Emond (1),
Prêtre de grand dévotion,
Aller par les maisons quêter
Pour les pauvres gens sustanter.

(1) Emond Auger, jésuite.

Il y menoit gagne-deniers,
Chargez de chausses et souliers,
Robes, pelissons et pourpoints,
Pour les revêtir en tous points.

Icelui même Pere Emond
Leur disoit messe et sermon;
Petits enfans il baptisoit,
Et mariages il faisoit.

Aussi les marchands et bourgeois,
Non pour un, mais pour plus de trois,
N'ont or ny argent épargné
Pour ces pauvres gens soulager.

Dames aussi dans leur maison
Cousoient des chemises à foison,
Linceux et langes et drapeaux
Pour les petits enfans nouveaux.

Lors eussiez vu Religieux,
Tant les jeunes comme les vieux,
Aller tous en procession
En très grande dévotion.

Et aussi messieurs du Clergé,
Afin de ce peuple alleger,
Faisoient processions exprès,
Un jour bien loin et l'autre près.

Le peuple tant jeune que vieux
S'est rendu si dévotieux
Que pas-à-pas il nous suivoit,
Torches et chandelles il portoit.

Et même jusques aux Battus (1),
De leurs habits blancs revêtus,
Et pieds nuds, en procession,
Alloient en grand dévotion.

Dieu voyant ce peuple si bon,
Il a fait pardon à Lyon,
Le délivrant d'adversité,
En lui renvoyant la santé.

Aussi de Lyon l'Hôpital,
Dieu l'a préservé de ce mal ;
La mère y faisoit son devoir
Jour et nuit de tout son pouvoir.

Médecins, apothicaires, barbiers
S'y sont employez volontiers,
Pour visiter petits et grands
Et leur donner soulagement.

Même de Saint Pierre l'Abbesse
Y est allée en toute humblesse,
Remerciant la déïté
D'avoir ce peuple conservé.

(1) Les Pénitents.

Aussi qu'à ce jour de Noé
Nous y avons le jubilé,
Pour prier tous Dieu en ce lieu
Qu'envers nous ce mal n'ait pas lieu.

Soit à present ou à venir,
Ce mal ne puisse revenir:
Laissons le mal, faisons le bien,
Et alors Dieu nous fera bien.

Si de pécher voulons cesser,
Dieu le fera bientôt cesser,
Le mal de la contagion,
Tant à Paris comme à Lyon.

Il ne faut pas cette saison
Tant seulement faire oraison;
Mais il la faut faire en tout temps,
Pendant que nous avons le temps.

Si un peu tard j'ai commencé
A vous composer ce Noé,
Ç'a été en attendant mieux,
Tant vit l'homme qu'il devient vieux.

Amendons-nous, grands et petits,
Si voulons avoir paradis;
Autrement le grand Lucifer
Nous mènera tous en enfer.

Prions la Vierge de bon cœur,
Qu'elle prie le Créateur,
Tant pour les grands que les petits ;
Qu'enfin nous mette en paradis. Amen.

NOEL

Sur le chant : *Noël intrando, Noël triplicando de Noël* (1).

Maigna , maigna , bien devons Noé chanta
De cet enfant
Que Marie enfanta
En la cita de Belai :
Par la Sandi ou é vey.
O noé, noé, ô noé, noé.

Gabriel l'Archangio, per bien vo dire lo vey,
Fit lo messagio à Maria per ma fey,
Ou la trouva en sa chambra bien para ,
La salua de per Di, disant : Di vo chadelay (2).
O noé, noé, etc.

(1) Extrait du *Recueil des plus excellens Noëls vieux*, etc. (cité plus haut), pag. 130. (B. B.)

(2) Chadelay signifie *conduise.* Voyez Du Cange, au mot *Capdelarc. Note de Brossette.*

La bonna dona fut touta épouvanta
Et ébaya quand ouï l'Angio parla,
Mé à la fin ê fu bien tou acorda,
Et tantou illumina, la mare de Di sacra.
O noé, noé, etc.

La bella éteila bien rogi et bien affara
Veni tantou, que grand clerta aporta.
Di noz aiday, firon celô de Belay,
Bottin-no dedin un for;
Tant qu'à deman que sera jor.
O noé, noé, etc.

Trey noblo rey veniron bin de grand
Per adora seu beau petit enfant;
Lou bon Joseph plou viou que notron marmet,
Demanda don veni-vo?
No venien de var chi-no.
O noé, noé, etc.

De Robillon veniron lo bovié,
Per vey l'enfant de Maria bien gorrié;
Piero Gilet aportave un platet,
Un fromagio per ma fey,
Que quand de buïro fondei.
O noé, noé, etc.

No prieran ce beau petit enfant,
Et bien la Viergi que lo porti en soufflant,
Que no donnei bonne chalende à tui,
Bon vepro, bona santa,
Et bona grassa matina.
O noé, noé, ô noé, noé, noé, noé.

NOEL

EN PATOIS LYONNAIS.

AIR : *A la venue de Noël* (1).

MAITRE GUILLAUMO.

Lo polet ne fait que chanta,
Qu'étai don cela noviota?
Et n'est encor que la minuit,
Et cependant le solai luit.

MAITRE MARTIN.

Je ne sai pas ren, mon vaisin,
Ce qu'es sera par lo certain.
Simblable affaire je n'ai viu,
Quand bien que je sayo bien viu.

(1) Extrait d'un recueil intitulé : *Noëls nouveaux sur la naissance de notre Rédempteur*. Ad majorem Dei nascentis gloriam. *A Lyon*, *chez Gui Revol*, 1730, pet. in-12 de 12 p. (C. B.)

MAITRE GUILLAUMO.

Lo mondo que van-t-i charchi?
Es semble qui van u marchi,
Y quitton chacun leurs cheux-eux,
Et faut que j'alo avoai eux.

MAITRE MARTIN.

Attens et noz iran no deux,
Mais par qu'on no craye pas gueux,
Faut prendre notros biaux habits;
Je voai prendre mos solars gris.

MAITRE GUILLAUMO.

Vai-tu don cele gens trota,
Que venons de tou los couta?
I dion qu'i van vaire bien loin
Lo bon Diu redui din un coin.

MAITRE MARTIN.

Mai à tot tu ne penses pa,
J'an oublia lo principa;
Si j'avian porta quôque ren,
Pet-être qu'i lu prendre ben.

MAITRE GUILLAUMO.

Si, comme i dion, y est lo bon Diu,
Je crayo qui dai être viu,
Et qu'es i est un homo d'esprit,
Puisque de ren lo mondo fit.

MAITRE MARTIN.

De celai ne faut pas dota,
Mais par sa gran humilita,
S'i vin de prendre un corps morter,
I n'en est pas moins l'Eterner.

MAITRE GUILLAUMO.

A l'enfant.

Vo que noz avi tot donna,
Etai que voz êtes ruina?
Parquai êtes-vous ma logi?
De vrai voz en devria rogi.

L'ENFANT.

C'est afin de vous racheter,
Et vous me devez imiter,
En pratiquant l'humilité
Et exerçant la charité.

NOEL

EN PATOIS LYONNAIS.

Fait en 1741.

Meigna, veni a tropa
A cella bella feta,
Un enfant qu'est novio-na
Qu'a ben bona teta.
Y nos a pris à la gola
De la geula de rapina,
Et lon lanla la rerilanla,
Et lon lan la le rire.

Ay no faut donc ben rengi
Tretous d'una tire,
Alons vito, los amis,
Que n'y a pas à rire;
De votra via vo n'avi viu
Un si gros petit monsiu,
Et lon lan la, etc.

Copa donc, s'y a moyen,
Gagnon la dressire;
Diable soveny vo bien
De l'appela Sire;
Puis en prés cria bien fort:
Te rogamus, audi nos;
Et lon lan la, etc.

Ma fay, je cray que j'y son
Totore à la porta,
Je vayo le viu patron
Qu'est après sa sopa;
Y la fat bien mittona,
Mais n'est pas per notron na,
Et lon lan la, etc.

Qu'étay celi charboni
Qu'avise la mare,
Et l'autro qu'est per derri
Celi qui dion son pare,
Et l'autro qu'est per devant
Qu'empoisonne avoy d'encens?
Et lon lan la, etc.

Vay-tu pas qu'i est de ray
Du fin fon du mondo,
Arrivas d'huer u say
A causa d'un songeo?
L'etaila los a conduit
Tot mondamen à minuit,
Et lon lan la, etc.

Forts enfans, n'ayons pas pou,
Entrons tot de sita,
Per entendre de tertou
Chacun lieu divisa;
Ne manquons pas notron coup,
Flanquons nous derri lo bou,
Et lon lan la, etc.

Vay-tu lo pauvro petit?
Mon Diu, qu'il est drolo !
Sa mare qui l'échaudit
Avouayque son soflo;
Lo pare tot eboli
Jongue à l'ane un coup de pi,
Et lon lan la, etc.

Et lo bou, avouay sa qua,
Qu'étay qu'y tortille (1).
Te devrias bien luy donna
Un coup de calliche.
Y n'est, mon ama, pas sot,
Sou n'ay Diu tomba melo,
Et lon lan la, etc.

Vey qui aret un bio moyen
D'avay noutra grace:
Ne te sovin-tu pas bien
De noutra bella farce?
Sourtout de la vilaine action
Quand je manquiron Marion?
Et lon lan la, etc.

Quaisi vo, si vo voli,
Que vecia lo conte :
Y sont lo biaux fins promi
Avouay tot lieu mondo;
S. Just, S. Paul, que le sui,
Et lo crota de S. Nesi,
Et lon lan la, etc.

(1) Peut-être *cattiche.*

Grand roi, nous vous demandons
Avecque souplesse
La continuation
De nos priviléges
Contre messieurs de Lyon,
Surtout quand nous batirons,
Et lon lan la, etc.

Le novio noblo d'Ainay
Porton lieu bandire;
Il venon tot d'un cœur gai
En sonnant arrire.
U premi cou de sifflet
Il en a d'abord etagnet,
Et lon lan la, etc.

Grand Dieu, nous vous demandons
Une petite grâce,
Que dans les processions
Nous ayons notre place;
Car nous sommes bien dolents
De ne point avoir (1) devant,
Et lon lan la, etc.

(1) Peut-être *aller*.

Vequia ben los innocens
Devers la Platire :
Héla! qu'ils sont bonnes gens !
Y ne faut ren dire;
Y son tot à maitia fous,
Baillont de liards per de sous,
Et lon lan la, etc.

Le carmo font-ils pas bien
Dedin lieu cuisina
De baire fort et souvent
En bon pere Helia?
Et puis quand ai faut moda,
Y ne faut per un passa (1),
Et lon lan la, etc.

Los Augustins lieu veusins
N'en font pas de mêmo;
Y s'y prenon de matin
Per baire à lieu aiso,
Et per marchi bien sodin,
Il en fait jamba de vin,
Et lon lan la, etc.

(1) Peut-être ; *Y ne san pas faire un pa.*

Qu'etay don celos ouvri ?
A yet lo Minimo.
Pesta ! queu gaillefreti
Per de bigro à l'huilo !
Y l'en fouaytta lo motardi,
Patreday nos u a dit,
Et lon lan la, etc.

Y volon pertant parla
A la bonna mare :
Que l'y volon-t-y donna ?
Renuche, beau frare,
De bon huilo d'Aramert,
Per li faire de grobon,
Et lon lan la, etc.

Los Antonin venon bien,
Portant de menuise
Que ne lieu couton pas ren
U ter de l'Eglise.
S. Antoino, lieu patron,
Lieu engraisse de cayon,
Et lon lan la, etc.

S. Irenée vin bien fort
Avouayque sa trogna;
S. Joset la suit d'abord
Quanbien qui n'en boda;
Et puis lo povro Carmo
Que lieu fait lo pi de vio,
Et lon lan la, etc.

Je n'avian pas encor viu
Lo pere Lazare:
Y baissont tretous los yu,
N'y a pas un que parle.
Avisa lo bon Joset,
Comme y lorgne lieu mochet,
Et lon lan la, etc.

Tay, véqui lo Jacopin
Avouayque lieu ronfle;
Ils en pou, per lo certain,
Que la mare gronde
D'avay vendu lieu payi
Contra de fichu papi,
Et lon lan la, etc.

Grand Diu, fate lo payi
Qui n'en en bien fauta,
Si vo voya lieu chini
Qui lieu sert de cabane,
Y zy sont tot en un cuchon,
Et n'y van qu'à cacaboson,
Et lon lan la, etc.

Tay encor lo Cordeli :
Ayet l'Observance.
Jesus Maria, queu gosi!
Oh! queu groussa pance!
Il en, ma fa, tant cria
Qu'ils ne pouvont plus jappa,
Et lon lan la, etc.

Lo Recollets sont iqui
Tretons en bon ordre;
Ils en de biau rateli,
Ne cherchont qu'à mordre :
Que lieu baret à diner,
Lo faret pas ren pleura,
Et lon lan la, etc.

Lo joy feuillant tot blan,
Leu barba bien faite,
An presenta à l'enfan
Deux bonno requête,
L'une per le enrichi,
Et l'autre per lo chossi,
Et lon lan la, etc.

Qu'étay donc celos iqui?
Y sont en chemise;
Je lo connaisso d'ici,
Y est lo genevivo.
Ils en baya la pâle u cu
U chanoino qu'étian viu,
Et lon lan la, etc.

Y n'en reste un prou malin
Que s'appelle Antoine;
Il est bien aussi mutin
Que celo grou moine;
Y ne vont pas vesina
Per lo bien faire baila,
Et lon lan la, etc.

Vequia ben lo capucin
Avouay lieu gran barba:
Y sont mon ama cent vingt
Sen conta lo frarc,
Que son resta en arri
U solei per se puilli,
Et lon lan la, etc.

Lo pares Camelots
De la Guillotire
Dion qui sont lou grans ami
De notron viau sire,
Rapport à la dama du coin
Qu'il en prit en bichevelin,
Et lon lan la, etc.

Et los Augustins decho
De la bona Croix-Rossa
Sont ben de joli moyno
Per manqua la nossa:
Ils en bu de bon pinoy
Per cria vive le roy,
Et lon lan la, etc.

Lo Carmo decho to bon
Qu'en ben prou misere,
Demandont vito u popon
Si n'y a ren de reste.
Lo bon Joset dit que non,
Et cache vito lo grobon,
Et lon lan la, etc.

Que diran no don de bon
De los trinitaires?
Toujour avouay de grands fonds
S'envant a heu lo corsairo
Pui son peto lieu rançon
Qui n'en sçant diablement long,
Et lon lan la, etc.

Et los bons pere Chartru
En-ti perdu la têta
De n'être pas à pi nu
A cella bella fêta?
Mais lieu pare S. Brugno
Vou qui n'aillant qu'à chivio,
Et lon lan la, etc.

Y l'en ben, si vo voli,
Fait quoque largesse,
A couleur que le peti
Connay lieu finesse.
Y son de bon fenian
Que dormon huit may de l'an,
Et lon lan la, etc.

Lo Celestin von bien plan,
Mais y est sans malice;
Y sont occupa to l'an
Dedin lieu batisse,
Et puis tot los samedi
Deux cens ouvri à payi,
Et lon lan la, etc.

Le plus bio est en dihor,
A ce qu'on vou dire;
On crait qui n'est pas pro fort,
Y laissont tot dire,
Qui Payont solamen bien
Cela qui *souvrai* dedin,
Et lon lan la, etc.

Tay, netron bon marichou
Qu'a ben bona mina
Dessus son petit chevo
Avouay son oussina.
Lo petit Jesu n'en ri,
Et se laissia baisi lo pi,
Et lon lan la, etc.

Qu'étay don celo grou gra ?
Ci est la justice;
Ils en lo gosi pava,
Ne vivon que d'épice:
Hélas ! laissi lo passa
Que n'y a ren à s'y frotta,
Et lon lan la, etc.

Ils en utor de leuvi
Qu'en mauvaisa cara:
Y m'an l'air tant m'est avis
D'alla a fond de cala;
Y n'obliont pas lo tort
De lieu pare Bella-cor,
Et lon lan la, etc.

O queu trogna de corbiau!
Aquet lo jesuisto :
La sala sorta d'isio !
Per lo jansenisto
Y ne cherchon que sabichi
Per devant et per derri,
Et lon lan la, etc.

Si portant y tenon bon
Dedin lieu misere,
L'écritto de lieu maison
Lo tiro d'affaire ;
Un saute Jesus jacouru
N'étay pas un biau vayon,
Et lon lan la, etc.

A ça, sont-y tot passa
Lo pietre d'église ?
Prions joliament tot bas
Que Dieu lo benisse,
Per qu'ils pussian s'acorda
Una fay sen se mocqua,
Et lon lan la, etc.

D'ou vient qu'y nia que lo grou
Iqui que se montront,
Et qui fourront tant de coups
U petit qui s'avançont;
Et puis, quand faudra pona,
Y lo saron bien trova,
Et lon lan la, etc.

Tretous los art de méti
Coron per tot vaire,
Surtout lo tafetati
Lo povro riclaire
Y vodran priy l'enfant
De parla à lieu marchant,
Et lon lan la, etc.

Notron prevôt des marchan
Amène bombance,
Et per folata l'enfan,
Y vou que l'on danse.
Vequia los arquebusi
Qu'amenons lo menetri,
Et lon lan la, etc.

Los echevins, los marchan
De la loge du Change,
Volon utor de l'enfant
Densi tot un branlo;
Dumaine et los deux tanliards
Lieu fant faire un bel escart,
Et lon lan la, etc.

Et lo chenapan du guet
Qu'amon tant la luna,
Mettira deux cents poches à sec
Sen n'en manqua una.
Si vo n'avi pas lo sou,
Garalo bouayttere caillou,
Et lon lan la, etc.

Colombi, lieu offici,
Est ben so les armes:
Lo trois sergen per derri
A la bonna mere.
D'abord qu'y serant la ba,
Lo diablo va bien bâfra.
Et lon lan la, etc.

Queu grand dioblo de soudar
De la part d'Hérode!
Te n'eto guere manqua,
Y sont de le porte.
Venon-t-y no massacra
Requilli et revolla,
Et lon lan la, etc.

Queu tropa de cartochin!
Non, je me raviso,
C'est sont lo misse pepien
L'u connaisso u suisso;
Ils an la livra du ray,
Briquet n'aimo est ay vray,
Et lon lan la, etc.

Don parvin qu'il an prenu
Tot la serra fila,
Et qui sont si orguillu
Quand y sont en villa?
C'est qu'y sçant que lo popon
A fait baissi lé action,
Et lon lan la, etc.

Avisa lo patessi
Avouayque Delorme;
A si n'etave que gros
Il serait prou drolo
Y n'est ren qui n'y rend sou
Il apporte de pet de lou,
Et lon lan la, etc.

Moche lo gagne deni
De tote lé bende
Van no dion-t-y u petit
J'én bon noutre feinte.
La doana s'est fendu a part
Avouay le biclo Moyard,
Et lon lan la, etc.

Le vai-tu lo charreti
A lé quatre pointe;
Lieu fames sont per derri,
Et lé bonne lingue
Y prometton u petit
De ne jamais plus sacrayi,
Et lon lan la, etc.

Et ça eyet ben en tou tem
Que l'enfant repose
Crayi-mé, allons nos-en,
Tirons noutre chausse
Baisons son povre paton,
Prenant sa bénédiction,
Et lon lan la, etc.

FIN.

Petita cervella,
Vo n'y pensa pas
D'être si cruella?
N'avis gin d'appas.
Celi que vous ame
N'est-il pas assez puni
D'aima una groussa laida,
Sens avay votron mépris?

CANTIQUE SPIRITUEL

CHANTÉ PAR JEAN PIERRE BOUILLON, RÉVEILLE-MATIN DE LA VILLE DE LYON, CONCIERGE DE LA CHAPELLE DE ST ROCH, DEMEURANT A LA QUARANTAINE (1).

Entends ma triste cloche,
O mortel endormi !
Tremble que son reproche
Ne t'éveille à demi;
Depuis tant de semaines
Tu laisses dans les peines
Tes parents, tes amis :
C'est pourquoi je demande
A tout le moins l'offrande
D'un seul *de profundis*. (*bis.*)

(1) Cette pièce est inédite. Le Jean Pierre Bouillon, réveille-matin de la ville de Lyon, auquel on l'attribue, passe aussi pour être l'auteur de *la Ville de Lyon en vers burlesques;* Lyon, 1750, in-12. On sait qu'autrefois un crieur public parcourait les rues, une nuit de chaque semaine, et réveillait les citoyens par le son d'une cloche, et en les exhortant à prier pour les trépassés. Cet usage fut aboli à Lyon en 1785, sur les réclamations du docteur Jean-Baptiste Desgranges. Voyez les *Nouv. mél.* de M. Breghot du Lut, p. 442.

Hélas ! le purgatoire
Au sortir de ce corps
Est une prison noire
Où gémissent les morts,
Jusqu'à la délivrance
Que donne l'assistance
D'une épouse ou d'un fils :
C'est pourquoi je demande, etc.

Dites nous, pauvres ames,
Qui vous a donc plongé
Dans un gouffre de flammes ?
Les restes du péché.
Tandis que sur la terre,
François, Jean, Jacques, Pierre
Dorment dans de bons lits :
C'est pourquoi je demande, etc.

On trouve au cimetière
Les débris de vos os ;
Une sainte prière
Vous mettrait en repos ;
Vos héritiers avares
Seraient pis que barbares
D'être sourds à vos cris :
C'est pourquoi je demande, etc.

Le premier soin des hommes
Qui sont les survivants,
Est de prendre vos sommes;
Ouvrant vos testaments;
L'intérêt, la chicane,
Voilà ce qui les damne
Et vous laisse en oubli;
C'est pourquoi je demande, etc.

Faites donc pénitence,
O vous qui m'entendez;
Soulagez la souffrance
De ceux que vous suivrez:
La mort est à la porte:
Que de monde elle emporte
Et le jour et la nuit!
C'est pourquoi je demande, etc.

Les rois, les capitaines,
Et nos braves soldats,
Les bergères, les reines
S'en vont tous à grand pas;
La dévote, le moine,
Le prélat, le chanoine.
On meurt en tout pays:
C'est pourquoi je demande, etc.

Que vous êtes à plaindre,
Vous qui ne croyez pas
Au feu qu'on peut éteindre
En pleurant ici-bas!
Heureux le catholique!
C'est à lui qu'on applique
Le sang du crucifix:
C'est pourquoi je demande, etc.

Ouvrez, gens de tout âge,
Vos cœurs à la pitié;
Le salut vous engage
A prendre en amitié
Tant d'âmes delaissées.
Pour vos saintes pensées
Vous serez tous bénis:
C'est pourquoi je demande, etc.

L'âme du purgatoire
Attend que le réveil
Vous rende la mémoire
Au retour du soleil,
De lui faire largesse
D'un jeûne ou d'une messe
En vue du paradis:
C'est pourquoi je demande, etc.

CHANSON

AU SUJET DE L'ORDONNANCE RENDUE LE 26 JUILLET 1740, PAR M. ANDRÉ PERRICHON, PROCUREUR DU ROI, FAISANT LES FONCTIONS DE LIEUTENANT DE POLICE, ET QUI DÉFENDAIT, A PEINE DE 150 FRANCS D'AMENDE, DE SE BAIGNER NU DANS L'INTÉRIEUR DE LA VILLE, SOIT DANS LE RHÔNE, SOIT DANS LA SAÔNE (1).

Air :
Monsieur le Prévôt des marchands,
Ma foi, vous vous moquez des gens.

Ah! que fera chaud ojordi!
Que fera bon après midi
Se jeta la tête premire
De dessus l'arcade du pont,
Et montra à la batelire
A la renversa lo popon!

(1) Cette chanson, presque inédite, est de Pierre Laurès, chirurgien de Lyon, connu par d'autres petits écrits facétieux. (C. B.)

Je son cinquanta charboni :
Si je chion, y est tot por li.
L'iau no raffraîche et no décrasse.
La pesta creva lo rogniu;
Je lavons notre tisonasse;
Y nia qu'à se buchi lous yu.

Crey mi, ne va pas te bagni,
Ma foi, y nia rien à gagni :
Que diable vou-tu que je gagne?
Perrichon y a défendu.
Si ne vou pas que je me bagne,
Qui vienne me lichi le Q.

Il a mais d'aime que n'est grand :
Le diable le chia en volant.
Y va faire una bella prise :
La culotte il emportera.
Je ne s'en iran sans chemise :
Qui l'ara biau, lo montrera.

CHANSON

CONTENANT LES NOMS DES PRINCIPAUX NÉGOCIANTS DE LYON
(VERS 1750 OU 60) (1).

Violon,
Rigaudon,
Sautemouche,
Detournes, Michel, Morin,
Paillard, Bouchet, Catin,
Beauvis, Fichet, Carmouche,
Perrotton,
Compagnon,
De la Fosse,
Thou, Boudin, Sale, Baton,
Pourrat, Mettra, Toinon,
La Sausse,

(1) Cette chanson inédite est de Pierre Laurès. L'arrangement es noms dont elle se compose produit des combinaisons sin-ulières. On trouve un exemple analogue dans une chanson aite de concert par M. le vicomte de Ségur et M. de Champcenets, ur les noms des membres de l'Assemblée nationale et sur l'air les Drapeaux, dans les *Souvenirs de la marquise de Créquy*, (C. B.)

Le Gros, Robinet, Soulage,
Vidalin, Dansson, Ménage,
May, Guillot,
Beau, Chicot,
Soulas, Treille,
Servan, Marion, Dubois,
Fay, Dru, Comte, Puy, Bois,
Bouteille,
Babillon,
Rapillon,
Ronjon, Mievre,
Nalet, Pachet, Salicon,
Ferlat, Courraux, Giton,
Chaix, Concler, Gilles, Lièvre,
Blanc, Cocquard,
Bon, Pinard,
Poivre, Motte,
Le Rouge, Le Gris, Le Roux,
Le Court, Le Long, Saphoux
La Motte.

Dressons, Noud,
La Griffoud,
Sainte-Guitte,
Avé, Maria, Philis,
De Boutau, Paradis,
Viton, Jamet, Lafitte,
Aubonnet,
Farinet,

La Gajette,
Prost, May, Pourtat, Sain, Remi,
Troy, Perrat, Calami,
Mouchette,
Choisi, Margotton, Sautille,
Toy, Fourton, Viala, Guille,
Simon, Chef,
Saint-Joseph,
Vachet, Fize,
Garan, Cusinet, Siblant,
Selle, Bidet, Déjean,
Déglise,
Petit Cœur,
Grand, Jouteur,
La Rivoire,
Bonafous, Travi, Mollet,
Sans, Vitaux, Serpollet,
Adam, Sondas, L'Histoire,
Audet, Mont,
Jansse, Iron,
Plin, Des Granges,
Lenoir, Demonat, Patou,
Gris, Bourdon, Labat, Foust,
Des Anges.

CHANSON DES TAFFETATIERS,

LORS DE LEUR RÉVOLTE SOUS M. CLARET, PRÉVOST DES MARCHANDS (A L'OCCASION DES MACHINES INVENTÉES PAR VAUCANSON, POUR DIMINUER LA MAIN D'OEUVRE)(1).

1744.

As-tu ren vû passa per iquy,
Lo posu de papy,
Que met de grands pancardes (2)
Din tot los carreforts?
Ce sont nos maîtres-gardes
Que ne joïont le tort.

(1) Cette chanson a été imprimée à Lyon, chez Aimé de la Roche, en 1744, in-fol. M. G. l'a reproduite dans son opuscule intitulé, *Vaucanson à Lyon*. Lyon, 1844, in-8°, tiré à petit nombre. (C. B.)

(2) Il s'agit d'une affiche contenant une ordonnance de M. Claret de la Tourette, contre les assemblées ou attroupements suspects. M. G. en donne le texte, *loc. laud.*, p. 23. (*Id.*)

Va lire dins los coins,
Grou baboin,
Va lire dans los coins
Los biaux arrêts de marda
Que faut faire cassa;
Donnon-no bien de garda
De los laissy passa.

I n'en avant menty
Par depit,
I n'en avant menty,
Corrons tertous en lice
Chez noutron commandant,
Que fait bonna justice
U petits comme u grands.

Un certain Vocanson,
Grand garçon,
Un certain Vocanson
A reçu una patta
De los maîtres marchands;
Gara, gara la gratta,
S'y tombe entre nos mans.

Y fa chia los canards,
Los canards,
Y fa chia los canards
Et la marionnetta,
Lo plaisant Joquinet,
Si sort ses braïes netta,
Qu'on me le cope net.

Allons chez Montessuy,
Ujord'hui,
Allons chez Montessuy :
Ma fay, si nos echappe,
Lo bogre sera fin,
Lo faut mettre en éclappe,
Faisons-en puttafin.

Il a un grou groin long,
Rataplon,
Percia de petits plombs ;
Ha ! y est un vilain traître,
Qu'a fait los plus grou ma ;
Si tout que va paroître,
Y faudra l'assomma.

Il a ficha lo camp,
Rataplan,
Il a ficha lo camp :
Prions Dieu par fortuna,
Que quoque bon gaillard
Venne trova sa fuma
Per lo faire cornard.

Je faisons carrillon
Dan Lyon,
Je faisons carrillon :
Tot ce que nos fait rire,
Los magistrats sont fous,
Y n'ozons ren no dire,
Je los fan chia de pou.

CHANSON POPULAIRE (1).

Allons aux Broteaux,
Ma mie Jeanne,
Allons aux Broteaux;
Car il fait beau.
Nous y mangerons
Une salade,
Nous y danserons
Un rigaudon.

(1) Cette chanson est fort triviale ; mais elle a été pendant longtemps si populaire, air et paroles, qu'elle est lyonnaise par excellence. Il y a toujours quelque chose qu'on peut apprendre dans ces banalités ; l'habitude qu'avaient les anciens ouvriers en soie d'aller passer le dimanche et assez souvent le lundi dans les guinguettes des Brotteaux, est un trait bien connu de leur vie privée. Je voudrais pouvoir reproduire une autre chanson, longtemps familière aux ateliers, qui commençait ainsi :

Ecota, gran et petit,
La chanson du taffetati ;

mais quelques détails par trop descriptifs ne m'en laissent pas la liberté. (J.-B. M.)

Tortillez-vous donc,
  Mam'selle Jeanne,
Tortillez-vous donc
  Sur vos rognons.
Monsieu Nicolas
  Lui verse à boire,
Son petit cœur mignon
  Lui rend raison.

Allons aux Broteaux, etc.

CHANSON.

Air : *Qu'étai don cela novela.*
Ou : *Aussitôt que la lumière* (1).

Qu'étai don celi vacarme
Que met le monde en couëti ?
Y disons qu'on prin los armes
Deman din tui lo quarti :
Y é don quoque gran faites
Par lo maîtres taftatis,
Que lo gins lo plus honnaites
Devont quitta lu mêtis.

(1) Faite à l'occasion du mariage du comte d'Artois, depuis Charles X, avec une princesse de Savoie, et attribuée à feu M. Révérony, mort directeur de la Condition des soies. La princesse fut reçue à Lyon par M. le marquis de Brancas, chargé de la conduire à Paris. (C. B.)

L'otro jor que j'acotave
Par lo trou de la paret,
Notron grou marchan disave
Que bientou l'on chomerait,
Qu'arrivave una gran dama
Du couta de Chambêry,
Que devave être la féma
D'un grou monsieu de Pari.

Y é parqué lo maître gardes
Disian à tui leus ouvris,
Que quant y serian de garde,
Y s'eussian de biaux habits.
J'avons vu celi du maître,
Qu'est bleu comm' un paradis;
U terriaux il va paraître,
Plus fiar qu'un arquebusi.

Par honora sa venua,
Le cura de san Nezi,
Du quarti de la gran rua
L'etendart nouve a bêni:
Comm' y feran l'exercice,
Lo souda, lo capora,
Car n'est gin que ne benisse
Cella que l'étrênera.

Tertui lo messiu de ville
Sur le pont van s'in alla,
Avouai lo clia de la ville,
Que devon ly présinta ;
Y povon in assurance
Ly bailler nô cœurs ussi ;
Ma fion , je l'aimons d'avance,
Tot com' monsieu son mari.

Par alla u devant d'elle ,
Notron bon Rey a chusi ,
Parmi se sujet fidele,
Monsiu Brancas son ami ;
Y é don un bien brave homme,
Qu'ils l'an reçu pénitent
De celo que quant on chôme
Vo baillon tojor de pan.

Y van brûla d'artifice
Per lo Rey et sos efans;
Que tot nos vœux s'accomplissent
Per de gin ussi charmans :
Et pui vive la comtesse ,
Lo Rey, lo comte d'Artois,
Que Diu conserve sans cesse
Per no de si bons bourgeois.

LE DIN, DIN, DINDON,

VAUDEVILLE,

A CAMILLE JORDAN,

Sur l'air du vaudeville des Vacances des Procureurs :
Je suis le barbier du village, nommé Mambrin.

Des cloches de notre village,
Brave patron !
Permets-moi de te faire hommage
D'une chanson.
Son refrain est le carillon...
Din din, din din, dindon, dindon.

O bon Philocloche ! ô grand homme !
Ton oraison
Est vraiment digne de Rome,
Et de Lyon.....
Ah ! c'est là qu'on aime le ton
Din din, din din, dindon, dindon.

Qui veut-on que je te compare?
    Feu Cicéron,
Demosthène, Eschine, Tarare!
    Mirabeau? non.......
Janotus de Bragardo (1)? bon!
Din din, din din, dindon, dindon.

Le Paradis est un royaume,
    Dit la raison,
La république est un fantôme,
    Un vrai démon.....
Comme il va s'envoler au son
Des din, din din, dindon, dindon.

Les cloches au peuple sont chères (2):
    Aussi voit-on
Qu'il leur témoigne en cent manières
    Que serait la religion
Sans les din din, dindon, dindon.

(1) Voir dans Rabelais, livre 1er, chapitre 19, la harangue faite par Janotus Bragardo à Gargantua, pour que celui-ci rende les cloches de Notre-Dame qu'il avait prises et mises au cou de sa jument.

(2) Rapport du Philocloche Jordan, p. 24.

Nargue brocards et calomnies,
Ton onction
A terrifié tous les impies.
Hilarion (1)
Est en feu pour la motion
En faveur des din din, dindon.

Tu vas donc pour ta récompense
Jordan Bourdon (2),
Te dire: il n'est clocher en France
Ni clocheton
D'où ne retentisse mon nom...
Din din, din din, dindon, dindon.

Par le citoyen C***.

(1) Laharpe, vulgairement désigné sous le nom de père Hilarion.

(2) Cloche distinguée de la ci-devant église Notre-Dame de Paris.

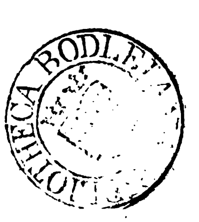
FIN.

SUPPLÉMENT

AUX LYONNOIS

DIGNES

DE MÉMOIRE.



A MARNIOULE,
Chez MARTIN FRETTAGOLET,
A l'enseigne de la grande mesure.
(Lyon 1757.)

LA CROIX-ROUSSE. — IMPRIMERIE DE TH. LÉPAGNEZ.

Le Supplément aux Lyonnois dignes de mémoire est une satire plaisante et spirituelle de l'ouvrage de Pernetti, et en général de ces biographies qui prodiguent de fastidieux éloges à des personnages complètement inconnus. Pierre Laurès, auteur de cette critique, avait beaucoup de causticité dans l'esprit; son ouvrage vaut au moins le répertoire dont il est la parodie. Le bon abbé Pernetti avait peut-être abusé du droit que possède tout écrivain d'alonger une biographie locale; grand nombre des honnêtes gens dont il raconte la vie ne sont ni lyonnais ni dignes de mémoire: Laurès fit justice de ces réputations de clocher. A-t-il fait allusion à des personnages de son temps, et faut-il une clé pour l'intelligence de son ouvrage? Je ne le pense pas. La seconde partie du Supplément aux Lyonnois dignes de mémoire n'a point paru; il est probable que Laurès n'eut jamais l'intention de l'écrire. Son but était atteint.

J.-B. M.



AVANT PROPOS.

Quelque exactitude, et quelque attention qu'on puisse avoir avant que de mettre un livre au jour, il est moralement impossible qu'on ne laisse en arriere beaucoup de faits appartenants à son sujet, quoiqu'en dise un grand poëte latin : ***nocturnâ versate manu, versate diurnâ;*** * Il en sera de ce Supplément comme du premier ouvrage; on prie seulement le public de le recevoir favorablement, il nous reste encore beaucoup d'Illustres Lyonnois qui ont fait les

* Horat. de Art. poët.

plaisirs et les délices de cette grande ville; nous en attendons de jour en jour des mémoires bien circonstanciés; à mesure qu'on les recevra nous promettons de les communiquer au *Sr Aimé Delaroche* pour l'aider à remplir ses feuilles hebdomadaires.



SUPPLÉMENT

AUX LYONNOIS

DIGNES

DE MÉMOIRE.

Madame Je Me Cale étoit d'une des plus nobles maisons du Dauphiné, elle passoit le beau temps à la campagne dans ses terres et l'hyver à Lyon, où elle avoit un très-bel appartement et y tenoit le rang des dames les plus qualifiées de la ville. Ayant pris à son service un petit savoyard pour lui porter la queue de sa robe, il arriva que le premier soir, l'enfant ne sachant où aller coucher, demanda à la femme de chambre où étoit son lit. Elle lui dit qu'après que madame seroit endormie, il falloit qu'il se glissât doucement entre deux draps à ses pieds, et que c'étoit l'endroit ordinaire où couchoit le porte-queue de

madame, ce qu'il exécuta; mais madame ayant senti quelque mouvement se mit à crier qui est là? L'enfant lui répondit, n'ayez pas peur, madame, c'est moi qui me câle.

Le lendemain les domestiques du logis conterent cette aventure à qui vouloit l'entendre : la femme de chambre à la plate, la cuisiniere au marché, au four et à la boucherie, les laquais à leurs amis, et bonnes amies, de façon que cette aventure fit l'histoire du jour dont on rit beaucoup.

Quelques jours après, madame voulant sortir fut fort étonnée de se voir suivre par plusieurs polissons qui crioient de toutes leurs forces, madame je me câle. Elle voulut les menacer, ils redoublerent, et ne finirent que quand elle fut entrée chez elle. Madame ne pouvant mettre ordre à cela, et ne sachant comment s'y prendre, alla s'en plaindre à M. Vaginay, alors prévôt des marchands, qui lui dit que le meilleur parti étoit de n'y pas faire attention, que lui-même s'entendoit tous les jours appeller *la diligence embourbée*. La dame peu contente de la réponse fit à ce même sujet plusieurs visites à ce magistrat, qui fatigué rendit une ordonnance qui fut publiée à son de trompe dans tous les carrefours de la ville, par laquelle il étoit défendu à toute personne de quelque qualité et condition que ce puisse être de crier *Madame je me câle*, sous peine de prison, ce qui n'empêcha pas la populace d'aller son train. On chanta même plusieurs vaudevilles à ce sujet, et la dame ne put faire cesser

ce bruit qu'en partant pour ses terres, où elle resta cinq à six ans avant de revenir.

Madame MINGUET étoit une des plus illustres femmes de ce siecle; quoiqu'elle ne fit qu'un moment de toilette, la façon galante de sa parure, le bon goût dans l'arrangement des colifichets donnoit le ton, et servoit de modele à nos petites maîtresses. Elle avoit de la gentillesse dans l'esprit; personne ne tournoit mieux une petite chanson, toujours prête d'en faire sur la galanterie. Elle étoit forte pour l'impromptu, jolie, bienfaite: à l'âge de seize ans, elle épousa monsieur Minguet issu des bons Minguet, qui la laissa veuve à l'âge de vingt-cinq, n'ayant jamais voulu convoler malgré l'empressement de la plus brillante jeunesse de la ville, et des meilleurs partis qui s'offroient tous les jours pour l'obtenir en seconde noce.

C'étoit l'heroïne de son siecle: je lui ai oui dire qu'un nommé Paleron, homme notable de cette ville, riche et de belle figure, lui ayant fait certaines propositions dans un temps qu'elle en valoit bien la peine, (ce sont ses propres paroles) elle lui donna un soufflet, en lui disant pour qui il la prenoit, qu'elle avoit juré une fidelité éternelle à feu M. Minguet. Le soufflet se trouva de bonne prise, le sieur Paleron n'osant porter ses plaintes au greffe criminel parce que l'affaire s'étoit passée sans témoins.

Pierre N. connu sous le nom de MAITRE PUANT étoit un homme rare dans son genre; il naquit à Lyon en mil six cent quarante-deux, il étoit fils d'un char-

pentier établi dans la rue Noire, maison où prend pour enseigne le *martinet* faisant le coin de la rue Grôlée: il a brillé dans cette ville pendant cinquante ans. Outre le métier de son pere, il y ajouta celui de crieur qu'il exerçoit dignement; il étoit orateur, quoique son style ne fût pas du sublime: il étoit laconique, coulant et propre au sujet. Après avoir assemblé une multitude de gens curieux, il disoit à haute voix. *Messieurs, on vous fait à savoir qu'il y a de fort honnêtes personnes qui ont perdu (sauf respect et correction) c'est un ane, Messieurs, à grandes oreilles et la raie du cul noire.* Il faisoit ensuite fort élégamment le détail des vertus et qualités de l'âne qu'il crioit, et finissoit par ces mots. *S'il y a quelques honnêtes personnes qui en veuillent donner des nouvelles, ils n'ont qu'à s'adresser à moi qui le crie, au coin de la rue Noire, au Martinet, on les satisfera tant qu'ils seront contens.*

Maître-Puant étoit issu d'une des plus anciennes familles de bourgeoisie de Lyon, ils datent depuis onze cent et même avant. Il y a encore dans cette ville plusieurs de ses parents qu'on n'approche pas impunément.

Ses armes sont au fond d'or, chargé de trois chiquots de sable placés comme les fleurs de lys de France, deux et un, une tête de bouc en cimier, et pour devise *à longe fœtet.* Il avoit le talent de faire trouver chiens, chats, hardes, bijoux, garçons et filles perdues; ce qu'on peut voir dans les vers au dessous de l'estampe de ce grand homme gravée par Bouchet

Lyonnois, d'après le tableau de Verdier le pere un des plus habiles peintre de son temps; les honnêtes gens peuvent voir ce tableau tous les jours entre midi et une heure chez Monsieur Laurès, docteur en médecine rue Sala, vis-à-vis l'Hôtel de M. le Marquis de Rochebaron.

CRISTOPHE PUANT, fils de Pierre, succéda à son pere, son héritier universel; on lui a vu porter pendant trois ans qu'il lui a survécu le même habit, la même cravate, le même manteau, en un mot toute la dépouille du défunt. Il faisoit tous ses efforts pour l'imiter, mais tant s'en faut qu'il en approchât, il faut des siecles pour former des hommes si rares (*non licet omnibus adire Corinthum*). On ne fut pas long-temps à s'appercevoir de la perte de Pierre Puant: on l'auroit regretté davantage si par un bonheur inopiné, la place qu'il avoit occupé n'eût été remplie par un homme d'un mérite distingué dont la mémoire passera jusques à nos derniers neveux. Cet homme étoit le fameux Noë.

Quoique Noë ne soit pas né à Lyon, cette ville a été le théâtre où ses talens, et ses belles qualités ont brillé pendant plus de vingt ans; à l'âge de douze, ce grand personnage y fut amené *gratis* sur une charrete. On dit que le charretier sur sa physionomie lui prophétisa toute la gloire qu'il s'acquit dans la suite. Son éducation fut très-négligée, ce ne fut qu'à l'âge de trente ans que ses talens naturels commencerent à se développer au public, dans la charge de crieur de la ville qu'il a rempli avec brevet jusques à sa mort.

Il étoit pathétique, il avoit le style mâle et persuasif, et l'auroit disputé en éloquence au fameux Démosthene; ses exhortations à rendre ce qu'on avoit perdu étoient si touchantes, et si bien appuyées par les citations les plus sacrées qu'elles valoient les meilleures prônes, et produisoient plus d'effet.

Je ne sais comment il perdit la vue, mais la clarté de son esprit y suppléoit.

M. Perrichon, alors prévôt des marchands lui fit présent d'un habit bleu, boutons d'argent, et d'une grande épée qu'il portoit avec plus de droit que bien d'autres. Dans cet accoûtrement, guidé d'un bâton blanc, il marchoit dans les rues et carrefours sans broncher ni faire un pas inutile; connoissant toutes les maisons et les particuliers qui les habitoient par leurs noms et surnoms, rien ne lui échappoit. Il étoit sobre, obligé par son état de parcourir toute la ville dans la journée, il s'étoit prudemment fait un nombre d'amis des plus distingués qui lui assignoient un jour de la semaine pour y venir dîner, de façon que tous ses jours étoient remplis, et tous ceux qui le souhaitoient ne l'avoient pas. Il étoit aimé des maîtres et des domestiques; il savoit le nom du chien, du chat, du précepteur, et les jours qu'on l'attendoit pour dîner étoient des jours de fête pour toute la maison. C'étoit-là qu'après avoir fait un bon repas, car il soupoit peu, il exhortoit avec beaucoup d'onction les domestiques à faire leur devoir: on a remarqué que dans les maisons où il alloit dîner on ne s'est jamais apperçu qu'il y eût

de cuisinieres, ni de femmes de chambre grosses, ce qui n'arrive que trop souvent. On prétend avec raison, et je n'ai pas de la peine à le croire que c'étoit l'effet de sa morale, quoique elles en rissent comme des folles.

Des hommes de cette espece devroient être immortels, mais la parque inexorable coupa le fil d'une si belle vie. Il mourut âgé de soixante deux ans généralement regretté.

Les généalogistes les plus profonds dans la chronologie le font descendre en ligne directe du patriarche Noë. Ce sont même nom, mêmes armes; l'écu est fond d'argent chargé d'une arche de sable, pour support deux colombes tenant une branche d'olivier au bec, et une tête de corbeau en cimier.

Cette famille les a toujours eues depuis le déluge; ce qui confirme le plus ce qu'on vient d'avancer, c'est qu'il ressembloit parfaitement au patriarche Noë sont aïeul; ce qu'on remarqua dans un vieux tableau qui fut vendu à l'inventaire de la dame Cusset, revendeuse de gage, on l'y reconnoissoit traits pour traits, à la barbe près, que ce dernier n'avoit pas voulu conserver.

COLAUD nâquit à Lyon en 1678; il étoit fils d'un taffetatier, et sa fabrique a toujours resté sous son nom. Sentant qu'il avoit un talent supérieur, il abandonna le soin de sa boutique à sa femme et à son fils pour remplir une charge plus essentielle; à cet effet il fut pourvu de celle d'huissier, et borna ses exercices à la recherche des filles qui mal adroitement deve-

noient enceintes: c'est dans ce noble emploi qu'il a rendu sa mémoire si recommandable, mémoire qui durera tant que l'Hôtel-Dieu sera Hôtel-Dieu.

Il étoit connu, craint et respecté de toutes les filles particulièrement parmi les artisans; il en étoit peu qui échappasse à ses recherches et qui n'eût quelque affaire avec lui directement ou indirectement. Il avoit plusieurs femmes du commun à sa solde qui sous le prétexte de rendre service à ces pauvres filles leur tiroient le ver du nez, et leur faisoient avouer qu'elles étoient dans le cas. Sur le champ elles venoient en avertir le Sr. Colaud qui les alloit prendre sans scandale les conduisoit pied à pied chez l'administrateur de l'Hôpital qui en a le district, et quand la sœur accoucheuse avoit donné son vu, et son bon, la dénonciatrice recevoit son écu, prix convenu comme au jeu de l'oie: au surplus il étoit question de connoître celui à qui appartenoit l'enfant. Le fameux Colaud qui, comme un ministre en place, recevoit des avis de tous les côtés; informé que plusieurs avoient travaillé à perfectionner l'ouvrage, insinuoit adroitement à la fille d'en déclarer le nombre, et que plus il seroit grand, plus grande seroit la somme qu'on lui donneroit après ses couches. La fille scrupuleuse qui ne connoissoit pas le véritable pere en déclaroit une douzaine plus ou moins. Sur cette déclaration le Recteur choisissoit celui qui étoit le plus en état de dédommager l'Hôpital qui se chargeoit de l'enfant; quand un ne suffisoit pas dans le doute on tiroit ce

qu'on pouvoit des autres et tout se trouvoit content.

Cet homme incomparable mourut enfin après de longs travaux, n'ayant jamais pu être remplacé ; son fils lui succéda dans cette charge, mais ne succéda pas aux talens du pere, ni ceux qui sont venus après lui.

Depuis cette grande perte on peut voir, par les recettes de l'Hôpital, que le cas fortuit a diminué de la moitié, quoique le nombre des filles de cette espèce soit considérablement augmenté. Je tiens cela d'un marchand drapier de mes amis.

Après la mort de ce grand homme, il fut agité pendant trois ou quatre bureaux si on dresseroit une inscription en faveur de ses services, les administrateurs ne purent tomber d'accord là-dessus ; le bureau changea, et on n'en parla plus.

Cet article a donné lieu à celui qui suit à cause du rapport qu'ils ont l'un à l'autre.

Il y avoit dans ce même temps à Lyon plusieurs Academies de galanterie gouvernées par d'illustres femmes qui en étoient les directrices ; celles dont les noms nous sont restés étoient madame Castagnier, et madame la Majeure nées en Avignon ; madame Duperret, madame Bastienne et madame Denise nées à Lyon. Elles étoient logées à certaine distance l'une des autres pour la commodité du public ; leurs appartements n'étoient pas considérables, mais ouverts à toutes heures, et à tous venants les meubles étoient simples.

C'est dans ces agréables endroits que la plus brillante jeunesse de l'un et de l'autre sexe venoit se délasser; il y avoit des règlemens qu'on suivoit avec plaisir. Liberté toute entiere, rien de caché les uns pour les autres; on s'y communiquoit les pensées les plus secretes, ceux qui avoient les plus grands talens, y étoient reçus à bras ouverts, et s'y distinguoient en heros : tout y étoit reçu et chacun fournissoit du sien. En été, les demoiselles avoient la permission d'être en pet en l'air, et simple jupon blanc, elles invitoient poliment les messieurs de se mettre en veste de taffetas, et bonnet de bazin, on appelloit cette légere parure habit de combat: on y trouvoit de l'orgeat, de la limonade, et de l'eau fraîche sortant du puits pour ceux ou celles qui étoient trop échauffés.

En hyver, le fin cotret, le fagot, l'assiette de salé, le fromage de gruyere, la pâtisserie, les marrons, et le vin blanc bourru, et dans certaines occasions extraordinaires, la rouelle de veau à la lyonnoise, le dinde avec sa couronne d'alouettes, la tourte de franchipane, en un mot on pouvoit compter, dans ces charmans repas, sur une grande gaité, et sur un appétit devorant, car rien ne restoit sur la table.

Il y avoit un léger inconvénient, c'est que les propriétaires des maisons où se tenoient les assemblées dans lesquelles on avoit de temps en temps quelques altercations galantes, ne l'étoient du tout point, et devenoient inquiets; ce qui obligeoit les directrices

de changer souvent de quartier, mais les exercices n'en alloient pas moins leur train.

Si un Académicien avoit envie de faire l'acquisition d'un joli sujet, il en parloit à la directrice, et le lendemain il étoit sur de l'avoir.

L'union et la tranquillité y régnoient, parcequ'elles avoient eu la précaution de se choisir pour peres temporels, le fourrier de la ville, et les sergents du guet, ces sortes d'Academies ont eu plus de bonheur que celle de musique, car elles se sont soutenues jusques à présent par la bonne administration des directrices.

Ces femmes si respectables ont fait les délices de cette ville où elles sont mortes d'une fievre putride, appellée dans ce temps-là *Mlle. Cato*, dont elles se seroient tirées si on s'y étoit pris assez tôt pour leur donner du secours. J'ay appris par un homme digne de foi qu'elles se plaisoient à Lyon, et n'avoient voulu en sortir quoique vivement sollicitées d'aller à Paris, où elles auroient pu rendre des services essentiels à l'état ayant un génie singulier pour les négociations secrettes.

L'incomparable Madame CUSSET dont nous avons parlé dans un des articles précédens, étoit née à Lyon à la fin du siecle passé et poussa sa carriere assez avant dans celui-ci. Son pere maître charpentier de profession demeuroit dans la rue des Coffretiers près de la chapelle de St. Côme: à l'âge de cinq à six ans on s'appercut qu'elle promettoit beaucoup à celui de quatorze, elle étoit déjà grande, bien faite, brune,

vive et remplie de talens; lassée de faire des enfans naturels, elle s'arreta au 8e, et pensa sérieusement d'en avoir de légitimes qui pussent dans la suite lui succéder et recueillir après sa mort les fruits d'un travail laborieux qu'elle avoita massés à la sueur de son front. Ce fut alors qu'elle épousa pour le repos de sa conscience le Sr. Cusset, honnête fainéant dont elle eut plusieurs enfans. Elle loua une très-belle boutique suivie de grands magasins à la place St. Pierre; elle fournissoit à son mari quelque argent pour boire, ce dont il s'acquittoit à merveille, tandis quelle vaquoit à son commerce qu'elle poussa aussi loin qu'aucune personne de son métier. C'étoit dans ces grands magasins qu'on trouvoit toute sorte de meubles, tenture de tapisserie depuis la bergame, jusques aux gobelins; lits d'hyberlines et de toute espece, commodes, miroirs à bordures de noyer et plaques de cuivre, table, garde-robes, fauteuils à confessional, fauteuils percés avec leur assortiment, chaises, bidets, ustencilles de cuisine, habits pour homme, et pour femme, simples ou galonnés, jupons en soie, ou laine bien décrottés; habits de masques, de toute espece, Arlequin, Pierrot Escaramouche, Pantalon, paisan, paisanes tavelés, ou galonnés sur les coutures, avec parement d'étoffe en dorure des meilleures fabriques; les masques, et tous les attributs convenables au sujet: en un mot tout ce qu'on pouvoit souhaiter jusques à de vieilles perruques, rondes, nouées, à la brigadiere, en queue, en bourse, à la chanceliere, etc. On m'a assuré que deux

grands médecins de cette ville morts depuis peu de temps, n'en ont jamais porté d'autres et qu'ils passoient pour être des mieux coeffés de la faculté.

Elle avoit le secret d'acheter à très-bon marché, et de vendre très-chérement, sur tout quand c'étoit à crédit, d'ailleurs bonne femme et assez accommodante. Et étoit si bien assortie qu'en tout temps on trouvoit chez elle de quoi meubler à fond cent ménages, ce qui facilitoit l'établissement et le mariage de plusieurs artisans, qui en conséquence faisoient une population nombreuse de citoyens si utiles à l'Etat.

Cette illustre femme laissa en mourant les débris d'une fortune peu considérable; ses enfants m'ont assuré que si leur mere n'eût pas eu du malheur, elle leur auroit laissé cinq à six cens mille livres au moins, mais qu'elle se brouilloit souvent avec Messieurs de la justice, que cependant elle s'en étoit toujours tirée avec honneur.

Madame la Veuve GENA naquit à Lyon en mil six cent vingt-cinq; à l'âge de 16 ans elle fut mariée à Claude Gena, maître et marchand tourneur rüe de la Grenette à côté du Cheval blanc, maison appartenant à M. le Président Cholier, dans laquelle on l'a toujours vu demeurer jusques à sa mort qui fut en mil sept cent treize. Nous lui avons l'obligation d'avoir inventé l'art d'habiller des petites figures de bois appellées Poutraunes; c'est sur ce modele qu'on a fait ces belles poupées qui font l'empressement des jeu-

nes personnes, et leurs étrennes ordinaires. Sa boutique étoit ouverte à la pointe du jour; on la voyoit assise à sa banque, vêtue proprement en robe noire, et très-modestement la gorge couverte d'un taffetas qu'on appeloit dans ce temps-là une platine, une coeffe noire d'un taffetas à la bonne femme, ce qui faisoit toute sa parure l'été et l'hyver. Ne voulant pas faire une fortune rapide, elle fixa le prix de ses ouvrages à quatre sols la piece, ce qui lui en procura un si grand débit qu'elle a laissé plus de soixante mille francs à une niece, qui quelques temps après fit un très-bon mariage. Elle sut se conserver jusques à la décrepitude le respect, et la considération de ceux qui avoient le bonheur de la connoître, et mourut avec toute la fermeté d'une philosophe chrétienne. On trouva après sa mort dans sa cassette un manuscrit sur la maniere de ranger ses servantes, et d'en être bien servie. On dit que n'ayant pas assez de force pour les corriger, elle appeloit un de ses garcons tourneurs, et les faisoient fouetter devant elle; que la servante honteuse, ne sortoit plus que le matin pour aller à la premiere messe, et ne manquoit plus à son devoir. Ses armes étoient au fond d'argent au petit joguenet de sable poudré, coeffé d'un bonnet de velours bleu bordé d'or.

Cet article m'a été communiqué par madame S*** qui ma fort recommandé de ne pas nommer les masques.

Cette ville a eu l'avantage de voir naître le Sr.

RONGEON en 1649 : Quoiqu'il n'eût jamais vu ni pere, ni mere, ni personne qui les eût connu ; orphelin pour ainsi dire de naissance, il devint l'artisan de sa fortune ; ce génie précoce se rendit nécessaire dans les maisons. A l'âge de onze ans ; il faisoit sa cour aux cuisinieres, de façon qu'outre sa nourriture qu'il trouvoit amplement, il attrapa leurs secrets à faire de petits ragoûts simples, sur tout les fricassées de gras double, celles de bouilli froid, vulgairement appellées buandieres ; les ravioles, les hachis avec des marrons etc. Aussitôt qu'il vit qu'il en savoit assez, il loua une petite boutique dans la rue du verd galant, à l'enseigne des trois navettes, *et fit une société sous la raison de Rongeon, Bagatelle et compagnie.* Il y tint gargotte qui dans la suite devint la plus fameuse de cette ville ; le sieur Rongeon excella pour la friture, et qui n'avoit pas mangé de la friture de Rongeon, n'avoit rien mangé de bon ; cela tourna en proverbe. Il avoit un secret particulier de lui donner ce beau doré que personne depuis n'a pu attraper ; il nourrissoit tous les bateliers qui descendent par le Rhône.

Il étoit d'une grande ressource dans son quartier pour les gourmands en poissons, qui préféroient ce plat de friture à l'assiette de salé que les dames des Terreaux appellent la poularde de Belle-Cour. Lorsque les jours maigres on vouloit regaler un étranger, ces dames croyoient lui faire faire bonne chere lorsqu'on ajoutoit à leur ordinaire une carpe frite de sa façon. Le prix commun étoit de trois sols, à moins qu'on n'y

fit ajouter la petite sausse avec l'Echalotte et le vinaigre, ce qui augmentoit le prix de deux liards. J'ajouterai à cet article qu'il présenta une requête à Messieurs du Consulat pour obtenir un privilege exclusif pour la friture seulement: les conclusions de l'avocat du roi et procureur général ne furent pas en sa faveur, il fut débouté de sa demande, parce que cela auroit tiré à conséquence, et diminué l'émulation.

Cet homme unique dans son genre quitta très-vieux son commerce qui a long-temps roulé sous la même raison, y laissa une commandite, et alla finir ses jours dans une petite maison qu'il avoit au fond de la rue de Saint Claude.

Dans ce même temps parut en cette ville une excellente fille qu'on appelloit la JEANNE; elle étoit établie, dans la rue Paradis. Il y avoit une manufacture de bugnes à la livre qui fit tomber toutes les autres, elles étoient si bonnes et le débit en étoit si considérable, qu'après vingt années de travail, elle plaça vingt mille écus qu'elle perdit dans une banqueroute, elle en mourut de douleur. Elle fut bien-tôt remplacée par un autre qui avoit fait son apprentissage sous elle, à qui elle n'avoit jamais rien caché et qui poussa encore plus loin son commerce que la Jeanne. C'étoit Madame GORGUET, nom si connu, et qui est encore en vénération chez tous les amateurs de bugnes. Cette femme qui poussa son talent à un dégré supérieur, avoit nuit et jour sur le feu dix à douze chauderons remplis de l'huile la plus fine; elle se cachoit pour

composer sa pâte, ensuite la livroit à plusieurs filles qu'elle avoit tous ses ordres pour y donner la forme. Sa consommation alloit à cinquante, cinquante-cinq mille livres par année, et le travail le plus fort n'étoit que pendant le carême. L'homme de qualité, l'homme de robe et l'échevin n'avoient pas plus de préférence que l'artisan, et souvent on étoit obligé de s'en passer n'en pouvant fournir à tout le monde, qui étoit en si grande affluence devant sa porte, qu'on l'auroit prise pour celle d'un couvent à l'heure qu'on y distribue la soupe, et les restes du refectoire.

J'ai connu un grand personnage, homme respectable, doyen de l'Académie et des capitaines pennons, qui les aimoit à la fureur. Il s'en regaloit tous les soirs, à ses collations chez une de ses bonnes amies qui ne les aimoit pas moins que lui, quoiqu'elle trouvât quelque chose de plus fin, et de plus relevé dans la friture de Rongeon. Après avoir fait de la musique ensemble, ils se mettoient à table; c'est là qu'on les voyoit tous les deux une bugne à la main chanter ce beau *duo,* dont la musique étoit du fameux Lulli; *Hélas une chaîne si belle devroit être éternelle! Hélas de si tendres chaînons, devroient être plus longs.* La musique fut continuée par un inpromptu de la dame qu'elle ne vouloit pas dire; elle céda aux instances de son ami qui l'en pria, et chanta: *C'est la Gorguet qui console de la friture de Rongeon. Mangez, mangez qu'attendez-vous?* L'ami enchanté battit des mains et acheva par un autre inpromptu de sa façon : *Ma foi, Madame, je uis soul.*

Le public me pardonnera cette petite digression, mais j'aurois cru lui faire tort de ne l'avoir pas inséré dans cet article.

Maître PATI, Lyonnois, a vécu au commencement de ce siecle. Quoiqu'il n'ait jamais passé par les charges, il a rendu de grands services à sa patrie dans un emploi très-délicat qu'il a exercé avec dignité et assez long-temps. Il travailloit plus la nuit que le jour. Ce n'etoit pas de nos petits maîtres musqués qui font plus de bruit que de besogne. Il étoit à la tête d'une troupe respectable qui commençoit sa ronde entre onze heures et minuit : elle ne se servoit point de lanterne sourde comme le guet, mais on ne la craignoit pas moins, et les gens les plus hardis se faisoient un devoir des plus doux d'éviter sa rencontre. Il distribuoit ses gens dans plusieurs quartiers : c'est là qu'armés de deux fortes barres de bois, et d'un vaisseau appellé *Benne*, ils portoient dans la rivière sans fruit et sans scandale l'extrait des meilleurs repas de nos citoyens. Continuant la même manœuvre jusques au jour ; cette troupe étoit des mieux disciplinée ; il leur donnoit le mot du guet ; et quand on les appelloit, Curets quelle heure est-il ? ils répondoient *Merda*. Il leur recommandoit de porter le plus doucement qu'ils pourroient cette marchandise pour n'en point perdre en chemin, et ne point encourir le blâme de MM. les commissaires de Police qui auroient été des premiers à s'en appercevoir. Il leur ordonnoit aussi de prendre garde chemin faisant, s'il n'y avoit personne qui tra-

vaillât avec des pistons à ouvrir des boutiques, ou magasins, et le négociant comptoit si bien là-dessus qu'il dormoit tranquillement. Cet honnête homme mourut très-vieux en odeur de sainteté, et voulut être enterré avec la Croix d'argent.

Pierre SETI étoit de Lyon, il a brillé dans cette ville à la fin du siecle passé, et au commencement de l'autre; personne ne gravoit mieux sur la pierre et ne faisoit mieux que lui les montres solaires. Il n'étoit point de bourgeois qui n'en voulût avoir une de sa façon dans sa maison de campagne : on auroit dit qu'il designoit au soleil le chemin qu'il lui avoit tracé. L'attention, et les soins qu'il donnoit à perfectionner ses ouvrages où il mettoit toujours (*Seti fecit*) rendra sa mémoire chere à ceux qui travaillent à l'horloge. Voici un trait de son histoire; un couvent de religieux avoit une maison de campagne près de Lyon; on y envoya un frere pour la régler, il y avoit une montre solaire presque entierement effacée, et qui n'étoit pas juste. Ce frere persuada aux moines qu'il la raccommoderoit sans le secours de personne. Pour cet effet il fit son marché avec Séti aux conditions qu'il lui garderoit le secret, et n'y mettroit pas son nom dont il étoit si jaloux qu'on le voit encore sur toutes ses montres solaires. Séti raccommoda la montre, et par un effort d'imagination dont lui seul étoit capable, quoiqu'il n'eût jamais appris le latin, il y mit dans un coin (*refait par Seti fecit)* il appliqua sur cette inscription un petit papier blanc pour la cacher.

La premiere fois que le frere alla au couvent, il dit au prieur qu'il avoit raccommodé la montre solaire et que quand sa révérence voudroit la venir voir il jugeroit de sa capacité. Quelques jours après, le prieur fit une partie d'aller dîner à la campagne avec quelques grands cordons de son Ordre; on loua beaucoup le frere sur un talent qu'on ne lui connoissoit pas. On se mit à table, il survint une pluie pendant le repas qui détacha le papier; les moines voulant savoir combien de temps ils avoient resté à table, furent très-surpris de voir l'inscription au bas de la montre. Le frere soutint toujours que c'étoit lui qui l'avoit raccommodée, qu'il avoit cru devoir y mettre un nom si fameux; les moines prirent cela pour de l'argent comptant. Le grand Séti mourut à l'Hôtel-Dieu dans la soixante huitieme année de son âge; il fut enterré à la Guillotier, dans le tombeau de ses ancêtres.

GILLEQUINT étoit un des premiers violons du siecle passé et qui ait brillé encore long-temps dans celui-ci. Il naquit à Lyon d'un pere qu'on appelloit Jean Gilles ouvrier en soie, qui quoique honnête homme ne put jamais parvenir aux charges municipales de cette ville, malgré toute l'envie qu'il en avoit. Ce Jean Gilles eut cinq enfans dont celui-ci fut le cadet; ce qui lui fit prendre le nom de Gillequint, nom qu'il a gardé jusques à sa mort. Sa nourrice lui prédit ce qu'il seroit un jour: lui voyant une grosse tête elle disoit à qui vouloit l'entendre, qu'il seroit un bon menétrier, parce que dans cette grosse tête, il y entre-

roit beaucoup de branles. En effet dès son enfance il avoit un goût décidé pour la musique; son parrain lui acheta un petit violon dont il jouoit d'oreille, et par routine, si joliment, qu'il faisoit danser toutes les servantes du quartier. Sans principes, et sans maître il devint le premier violon de son temps; il songea de bonne heure à sa petite fortune. Il se fit trois ou quatre amis qui comme lui avoient du goût pour les instruments, l'un pour le seconder dans le violon, l'autre pour le basson et le quatrieme pour le hautbois. Il étoit à la tête de ces messieurs, et donna à cette belle compagnie le nom de bande de Bourg-neuf qui subsiste encore, mais qui a beaucoup perdu de son éclat, et de sa réputation depuis la mort de Gillequint.

Son mérite étoit connu dans la capitale et chez l'étranger, mais craignoit l'eau de la Seine, l'air trop chaud de l'Italie et le trop froid des Septentrionnaux. Accoutumé aux vins Lyonnois qui lui faisoient digérer le peu d'aliment solide qu'il prenoit, il ne voulut pas s'expatrier: il disoit souvent: *Qui sort de Lyon, sort de la raison:* Que quand un bon Lyonnois perdoit de vue le clocher de Fourviere, il étoit comme le Juif errant et ne savoit plus où il vouloit aller. Avec ce bon gros sens qu'on refuse au gens d'esprit de ce siecle, il se fixa à Lyon où il jura autenthiquement que le premier verre de vin qu'il boiroit l'étranglât s'il sortoit jamais de la banlieue, faubourgs ou appartenances. Il laissa l'accompagnement de l'Opera de Lyon au Sr. Fabre fils, qui suivit mademoiselle Journet, premiere actrice

pour aller remplir le même rolle à celui de Paris, où il l'accompagna toujours; c'est le même qui dans ces derniers temps donnoit le ton aux autres instruments, sur tout dans les Opera de Lulli, illustre lyonnois qui vint mourir dans cette ville en 1738, âgé de 84 ans, chez un de ses parens logé sur les courtines du Rhône.

Quoique notre Gillequint eût cédé au Sr. Fabre l'accompagnement de l'Opera et des concerts, il s'etoit reservé celui du pain bénit, et des petites processions particulieres qui se font dans cette ville. Il marchoit à la tête de sa bande, son coup d'archet étoit si frappant que tout le monde se mettoit aux fenêtres pour l'entendre. Cette belle marche connue sous le nom de marche du pain bénit étoit de sa composition: il y fit des paroles qui avoient peu de rapport au sujet, mais remplies d'esprit, qu'on chante encore avec plaisir.

Il n'étoit point de veilles de fête, qu'on ne donnât des serenades à ses maîtresses (coutume qui se perd peu à peu) on s'adressoit à Gillequint qui s'en chargeoit moyennant le prix de trente sols, car il se sauvoit sur la quantité. Les Vierges lui ont valu jusques à cent francs sans compter le vin qu'on leur faisoit boire en abondance.

Il jouoit supérieurement, la descente de Mars, et les menuets qui la suivent; c'étoit toujours par ce beau morceau que commencoit la serenade. Ses autres airs favoris étoient la chaconne de Phaeton, quel-

ques rigaudons, quelques gavottes; quelques gigues choisies, et finissoit toujours par la Vendangeuse qui dans ce temps-là étoit nouvelle. Il souhaitoit tout haut le bon soir à Mlle. Marion qui ouvroit la fenêtre pour le remercier, et alloit devant un autre porte en faire autant.

Je lui ai oui dire que Monsieur le Maréchal et Duc de Villeroy, Gouverneur de cette ville, avoit bien des bontés pour lui; qu'il lui avoit donné la permission de donner à sa bande le nom de bande de Monseigneur le Marechal de Villeroy; que toutes les fois que ce Seigneur alloit dans sa terre de Neuville, il le faisoit avertir pour s'y rendre, afin d'avoir auprès de lui de la bonne musique; qu'alors il étoit nouvellement marié avec Catherine Vetou, une des plus jolies fille de cette ville, qu'il mena avec lui un jour qu'il avoit été mandé; que Mr. le Marechal les avoit fait placer dans une chambre, à côté de la salle à manger, pour avoir le plaisir d'entendre de la belle symphonie pendant le répas; que le capitaine de ses gardes lui dit à l'oreille qu'il y avoit une très-jolie femme dans la salle à coté, que Gillequint son premier violon avoit épousé depuis huit jours; que Mr. le Maréchal curieux de la nouveauté la voulut voir; qu'il se fit donner un plein verre de vin, et dit tout haut en adressant à sa femme *(à votre santé Madame Gillequint)*; qu'après avoir bu, il cassa le verre; que depuis quarante ans il en conservoit le pied chez lui; que s'il avoit un fils qui portât son nom, cela lui auroit pu servir dans la suite, mais

que par malheur il n'avoit qu'une fille et que sa femme n'en faisoit plus.

Cet honnête citoyen vivoit du jour à la journée; philosophe, méprisant les richesses, il prévoyoit qu'il mourroit d'une mort prompte. En effet il mourut à l'Hôtel-Dieu d'une chute qu'il fit à une noce qui se faisoit dans un cabaret de la Guillotiere. La vapeur d'un vin frélaté, dont il avoit bu copieusement, le fit tomber de dessus un petit échauffaut où on l'avoit placé; son violon fut cassé en mille pieces: il se fit une solution de continuité à la tête; perdit la parole sans perdre la connoissance; car ne pouvant pas se confesser, il serra fortement la main au vicaire qui assura sa veuve qu'il étoit mort en bon chrétien; ce qui la consola de la perte d'un mari qu'elle aimoit tendrement, quoiqu'il ne lui ait laissé que les deux yeux pour le pleurer.

Le Sr. DUFOUR, autrement dit capitaine *la Broquette*, étoit natif de Lyon, son pere étoit Me. cordonnier, de la Grenette, dont il fut sergent jusques à sa mort. Dufour avoit de l'ambition, et se sentoit un goût particulier pour les armes; pendant sa jeunesse en lui voyoit souvent au côté une petite épée de bois qu'il portoit les jours qu'il n'alloit pas à l'école, et sur tout le jour de saint Nicolas dont il faisoit exactement l'Octave; il se passoit un bâton entre les jambes, et couroit ainsi dans les rues s'imaginant de galopper sur un cheval. Lorsqu'il fut plus grand, il fallut ceder à son inclination naturelle, et choisir un métier qui lui

donnât du pain le reste de ses jours; il prit celui de tapissier, parce que le bruit du marteau imitoit la mousqueterie, s'établit dans la rue Dubois, et se maria fort jeune à une fille du village de Marcilly dont M. Devarax est seigneur. Quelque temps après son mariage, il fut fait sergent du quartier de la rue Buisson; il s'acquitta avec distinction de cet emploi. Voulant s'avancer en grade, il parvint avec de la protection, et quelques louis d'or qu'il lâcha à propos, à celui d'enseigne du même quartier qui avoit alors pour capitaine monsieur Dareste conseiller de la Cour des monnoies. Un ancien sergent faché de ce qu'on lui avoit fait un passedroit, crut de se venger par une pointe ingénieuse, et dit à cet effet que le quartier de la rue Buisson devoit marcher avant la Colonelle, parce qu'il avoit une *Areste* à la tête et *la Broquette* au cul. Dufour s'en plaignit ouvertement: on tint conseil de guerre et le sergent fut cassé à la tête du quartier, un jour de parade.

Sa mere, qui étoit une bonne femme, charmée d'avoir mis au monde un enfant si digne d'elle, le pressa vivement de laisser son portrait à sa famille; on profita du passage d'un excellent peintre dans ce genre. Dufour voulut être peint cuirassé, avec haussecol, et l'esponton à la main: il ne manqua rien à sa ressemblance, et on l'auroit pris pour le Dieu Mars. Dans ce même temps sa femme accoucha d'un fils; on doit juger de la joie que causa un tel événement. On brula beaucoup de fagots devant la maison Dufour; on

tira plus de deux cents coups de mousqueton et le lendemain jour que le quartier de rue Longue montoit, il y eut une fête au corps de garde du Change des plus magnifiques aux depens de Dufour : il avoit fait porter des viandes froides, quatre tonneaux du meilleur vin de Marcilly, de façon qu'on but, et mangea à tire-larigot ; ce fut la même nuit qu'arriva l'affaire de l'homme de la bougie.

L'enfant ne fut baptisé que le quatrieme jour, parce que le parrain qu'on lui avoit destiné étoit à la campagne. Avant de le porter à l'Eglise la mere Dufour regardoit son petit fils avec complaisance, ce que font ordinairement toutes les grand'mamans ; elle ne permit pas qu'on l'emmenât en nourrice qu'elle ne lui eût donné sa bénédiction. Elle appella pour cette cérémonie Madame Plalard la mere qui demeuroit de l'autre coté de la rue ; elle la pria de prendre l'enfant sur ses bras, apres lui avoir mis le haussecol de son fils, et de vouloir tenir pour un moment son esponton. La bonne femme, regardant tendrement son petit fils, prononça ces paroles : *je prie Dieu que tu sois aussi grand Capitaine que ton Pere) au nom du Pere, du Fils et du Saint Esprit*, etc. ce qui seroit, arrivé infailliblement, si l'enfant n'eût pas perdu un œil à la suite d'une petite verole. On le plaça chez un nommé Rivoire, marchand drapier à coté de saint Nizier, pour y apprendre le commerce ; il s'en dégoûta bien vite, et s'alla mettre dans un couvent.

Le Sr. Dufour auroit fait son chemin dans le Pen-

nonage, si la mort n'eût enlevé à l'âge de cinquante-cinq ans ce Lyonnois digne de mémoire.

Le sieur FIOT de la Charbonniere, natif de Lyon, a été assez connu dans cette ville; la mémoire en est encore trop recente pour ne pas occuper une place parmi les illustres de son siècle. Il perdit à bonne heure son père, et sa mere, et sa jeunesse fut très-libertine. Ne sachant où donner de la tête, il se jeta dans une troupe de Bohemiens qui le reçurent à bras ouverts; on lui reconnut de l'esprit, et il n'étoit pas mal-à-droit; il y resta cinq ans pendant lequel temps on n'eut aucune de ses nouvelles. On croyoit qu'il étoit mort lorsqu'il reparut dans cette ville assez mal vêtu mais fort délié et fort enjambé avec beaucoup d'industrie; car il en avoit acquis dans la troupe qu'il venoit de quitter. Il trouva le secret d'avoir un habit et une épée à poignée fausse, qu'il eut de rencontre et à crédit: dans cet accoûtrement, il se présenta devant un Italien qui avoit fait construire un théâtre sur la Place des Terreaux pour y vendre son baume. l'Italien lui demanda de quoi il étoit capable; il lui répondit qu'il savoit jouer du violon, danser, sauter, qu'il n'étoit pas bègue, et qu'il se sentoit asrez de talent pour remplir tous les roles auxquels on voudroit l'employer. On le destina pour celui de *Bon homme Jean homme* place vacante, et dont l'habit sembloit avoir été fait exprès pour lui. Il s'en acquitta dignement et eut l'applaudissement du parterre qui se trouva, ce jour-là, à cause du nouvel Acteur. L'Italien dé-

bita son baume; l'Arlequin vint annoncer que le lendemain jour de fête, on donneroit à quatre heures du soir une représentation du bonne homme *Jean Broche fricassé*, piece nouvelle qui n'avoit jamais paru; avant deux heures la place fut remplie de spectateurs. Arlequin apporta une grande poële, Paillasse chargea le bon homme *Jean Broche* sur ses épaules, le mit en peloton dans la poële; Arlequin voulant essayer de tourner la fricassée fit un effort qui se fit entendre. Il ne put faire faire qu'un demi tour au *Bon homme Jean Broche* qui présenta le derriere aux spectateurs, ce qui se termina par un battement de mains, et des éclats de rire qui firent sortir tous ceux qui jouoient dans les Cafés. L'idée étoit du Sieur Fiot de la Charbonniere. L'Italien n'ayant qu'une permission de trois mois pour vendre son orviétan fut obligé d'aller ailleurs; il offrit au Sieur Fiot pour le suivre des gages qui auroient tenté un homme plus intéressé. Il refusa et fixa son établissement dans cette ville. Il loua une petite chambre à la grande rue de l'Hôpital, qu'il meubla simplement de quelques chaises de paille, d'un lit sans rideaux, et d'un ratelier de chevilles dont il connoissoit l'usage qu'il en vouloit faire. Il se fit ami de plusieurs servantes, laquais et gens du bas peuple; il disoit aux plus jolies, qu'il étoit dommage qu'elles n'eussent pas appris à danser, qu'il se faisoit fort qu'après quinze de ses leçons, elles danseroient mieux que les premieres dames de la ville, et que cela leur pourroit dans la suite faire trouver de

très-bons partis, qu'il y avoit beaucoup d'exemples là-dessus. La servante s'excusant sur la médiocrité de ses gages, il levoit tout à coup l'obstacle, et leur disoit en leur passant la main sous le menton, que vous êtes jolie! je veux vous apprendre pour rien, car vous en valez bien la peine. Toutes les fois que vous viendrez à la boucherie, apportez dans votre cabas quelques bouteilles de vin, car je sais qu'on vous confie la clef de la cave, si vous y joignez quelque bon mâchon cela n'en ira que mieux et nous déjeunerons ensemble après avoir pris votre leçon. Dans peu de temps il eut beaucoup d'écoliers et d'écolieres à trente sols, à quarante, et quelquesfois à un écu par mois. Au bout de quinze jours de leçons, il les faisoit danser avec une petite pochette dont il jouoit très joliment, et qu'il portoit toujours sur lui, parce qu'il arrivoit souvent qu'il rencontroit dans les rues quelques unes de ses écolieres. Il les faisoit entrer dans la premiere allée poussant la porte et leur donnoit leur leçon; par ce moyen il s'introduisit chez les mères qui lui mettoient leurs enfans entre les mains pour les initier à faire la révérence de bonne grace en entrant, et en sortant d'une chambre, à danser proprement une gavotte, et un menuet, on s'en tenoit là pour les mettre au collège. On s'apperçut bientôt du progrès étonnant que faisoit les jeunns écoliers; les premiers de la ville, les Echevins mêmes le prioient de vouloir se charger de leurs enfans; il avoit un talent particulier de s'en faire craindre et aimer, il leur disoit en

nazillant *savez-vous bien petit drole, que si vous ne faites pas ce que je vous dis, je vous casserai les os des cheveux*, et moyennant cette menace dont l'enfant rioit, il lui faisoit faire tout ce qu'il vouloit.

Il avoit encore une façon très-simple de montrer la figure du menuet. Lorsqu'il avoit abandonné les bras de son écolier, et qu'il jugeoit pouvoir danser sans ce secours, il prenoit sa pochette dont-il jouoit, reculant devant lui, crachant d'intervalle et en intervalle. Il chantoit sur le même air qui lui servoit d'accompagnement : *suivez mon crachat, talera la la la lera,* etc. de façon que le jeune écolier ne pouvoit se tromper, et dans moins de trois jours enlevoit la figure de la danse : cette maniere si courte pour l'écolier, devint très-ennuyeuse pour les domestiques qui se voyoient obligés de nettoyer la chambre. *Nota* que le Sr. Fiot de la Charbonniere étoit très-pituiteux : lorsque dans un bal on s'apperçevoit qu'un jeune homme dansoit bien, on disoit ouvertement, je jurerois qu'il a été l'éleve de la Charbonniere; les étrangers qui n'avoient jamais connu cet excellent maitre se seroient donnés au diable qu'il avoit appris à Paris au fameux Marcel.

Sur la fin de ses jours, il ne sortoit plus que pour aller boire avec ses anciens amis. Un homme respectable de cette ville dont il avoit élevé ses enfans lui lui proposa à l'entrée de l'hyver, la levée d'un habit, veste et culotte d'un beau drap d'Elbœuf maron qui étoit sa couleur favorite, qu'il accepta volontiers. Se

voyant à l'abri du froid, il travailla à se garantir de la faim ; il fit part de son projet à son bienfaiteur qui le fit recevoir aux rangs des vieux de l'Hôpital général où il a vecu deux années, au bout desquelles il est mort l'année passée âgé de quatre-vingt et un ans. On lui avoit accordé la permission de porter son habit, dedans, et hors de la maison, sans tirer à conséquence, ayant égard à son mérite, (ce qu'on n'accorde pas à d'autres qui sont obligés de prendre l'uniforme.) Il n'y avoit personne dans cette ville qui connût mieux que lui le vin bourgeois, et les véritables fromages de chèvre du Mont d'Or, dont il faisoit grand cas.

Je finis ce supplément par une des plus illustres femmes qui ait paru dans cette ville, et dont on ne trouve point d'exemple dans les siecles les plus reculés, c'est la fameuse Madame Cortet, garde des femmes nouvellement accouchées, qui comme le chevalier Bayard mérite à juste titre, celui de garde sans reproche.

Cette femme naquit à Lyon, et vit encore ; après s'être consulté, elle choisit l'état qu'elle crut de remplir le mieux : elle se farcit de matériaux suffisans à cet égard, se présenta chez une jeune dame qui la retint en qualité de garde pendant ses couches. L'heure de l'accouchement arrivée, on envoya avertir sur la minuit la dame Cortet qui, sans hésiter, saute à bas de son lit, quitte sa cornette pour en mettre une blanche, ronde, sans barbe qui lui cachoit bien les oreilles, un mouchoir sur le col uue robe de cadi brun

à manches longues comme la chemise blanche qu'elle retroussa ensemble jusques à la moitié du bras, de bons gands de chamois qui alloient jusques au coude, son petit ouvrage dans sa poche qui pour l'ordinaire étoient des bas pour tricoter pendant que son accouchée reposeroit, et sa tabatiere qu'elle oublia de remplir. En entrant elle demanda à une jeune fille de chambre si la besogne étoit bien avancée; la demoiselle lui répondit avec vivacité de l'aller voir, que pour elle elle ignoroit ce que c'étoit que cette besogne: la dame Cortet lui répondit en riant, il ne faut pas se fâcher mademoiselle, vous ne paroissez pas aussi novice que vous le faites. Elles devinrent bientôt bonnes amies, au point que la demoiselle lui fit certaines confidences qui démentoient ce qu'elle lui avoit dit, dont madame Cortet n'abusa jamais.

En entrant dans la chambre de sa malade, elle fit révérence courte mais gracieuse, s'approcha d'elle, l'exhorta de prendre patience, qu'avec un peu de courage elle seroit bientôt délivrée; que le plaisir de mettre un petit chrétien au monde la dédommageroit dans la suite d'un moment de douleur, ce que la malade écoutoit volontiers. Elle demanda si on avoit averti l'accoucheur, qui arriva un moment après: elle lui fit son petit compliment, et se mit en devoir de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour la mere, et pour l'enfant. Quand la douleur venoit, elle l'aidoit de toute sa force, et avoit toujours quelque chose de consolant à lui dire.

L'enfant fait fut bientôt nettoyé, plié dans ses langes, en mis en sûreté sur un petit carreau de plumes très-mollet. Cette besogne faite, elle donna ses soins à la malade, qu'elle mit très proprement, et très-adroitement dans son lit, et envoya un domestique au pere pour lui dire qu'il pouvoit entrer chez madame, que la mere, et l'enfant se portoient bien, Dieu merci.

Notre garde par excellence, après s'être lavée les mains s'enferma dans la chambre, ne laissa entrer personne les huit premiers jours, attentive aux besoins de sa malade, toujours prête à y survenir. Les bouillons, les œufs frais, les potages, les biscuits, les compotes, les aliments solides au neuvieme jour, les petits remedes anodins donnés à propos, les chauffoirs changés, et autres secours, tout étoit administré *ad pondus, et justitiam*, enfin rien ne lui échappoit. Ce fut sur la fin des couches qu'elle redoubla d'attention, et fit paroître une prudence peu commune à la plûpart des femmes de son métier. Lorsque le jeune mari ennuyé d'un carême un peu long, vint l'après midi jaser auprès du lit de sa femme, et qu'elle s'apperçut que la conversation pouvoit aller trop loin, la rusée sentinelle n'abandonna pas son poste, et dit nettement qu'elle ne porteroit jamais de bas de soie qu'elle ne les eût payé de son argent.

Elle avoit un secret qu'elle n'a pas encore voulu donner à personne, c'est que deux ou trois jours avant de quitter la maison, elle étuva les plis et replis de son accouchée, et la livra à son mari, qui assura que la

premiere nuit qu'il coucha avec sa femme, il la trouva aussi fraîche, et aussi bien conditionnée que la nuit de ses nôces. Il ne put cacher la joie qu'il en eût, conta le lendemain la chose à ses amis, ce qui devint bientôt la nouvelle du jour, de façon que toutes les femmes voulurent avoir la Dame Cortet, et les maris le leur conseilloient; il ne fut plus question que de se l'assurer, et à la Dame Cortet de choisir sur le nombre: voilà une réputation bien établie, et si bien cimentée qu'elle a duré tout le temps qu'elle a pu exercer le métier, et dont-elle jouit encore pour le conseil.

Son essay fut un coup de maître; la suite fit voir qu'elle avoit plus d'un talent: elle étudioit le caractère de la personne qu'elle servoit, celui du mari, et toute la maison avec un esprit liant. Elle donnoit de très-bons conseils aux jeunes femmes qui n'avoient point d'expérience, se prêtoit à l'humeur des plus madrées, et rioit *in petto* des folies de celles qui étoient sur le retour; ensorte qu'elle plaisoit à toutes en particulier. Elle disoit aux jeunes, qu'il étoit vrai qu'un enfant étoit un morceau très-indigeste, qu'il restoit neuf mois dans le corps, et qu'on étoit obligé de rendre en gros ce qu'on avoit reçu en détail: mais que ce n'étoit qu'au premier que le travail étoit douloureux, que la plus grande partie crioit aux accouchemens suivans par politique, pour se faire valoir auprès des maris, et pour ne pas être exposées à de mauvaises plaisanteries des autres femmes, qui disent à la premiere nou-

velle qu'on leur demande. *On dit que Madame *** est accouchée d'un gros enfant sans douleur, pour moi je n'y comprends rien*; *elle est plus heureuse qu'une autre: il faut qu'elle ait pour cela des facilités que je n'ai pas*. Ainsi, Madame, souvenez-vous de toujours beaucoup crier pour n'en courir aucun blâme; elle leur faisoit mille autres petits contes plus gais les uns que les autres qui les dissipoient, et les faisoient dormir la nuit plus tranquillement.

Elle entretenoit les plus madrées des aventures de toute la ville, en augmentoit ou diminuoit les circonstances, suivant qu'elle s'appercevoit que la chose faisoit plaisir à la dame, étoit toujours de son sentiment, et en la quittant savoit mieux ce qu'elle avoit dans l'ame qu'elle même.

Elle vivoit plus amicalement, et sans façon avec celles qui étoient sur le retour, à cause de l'égalité d'âge de la garde avec ses malades lui disoit (*en vérité, Cortet, je suis lasse de faire des enfans*; *on n'ose rien refuser aux maris, on s'en fait un cas de conscience: je ne sais pas quand le mien finira, mais je t'avoue franchement que le métier commence à m'ennuyer*; *car si cela continue, je suis encore dans l'âge d'en avoir une douzaine au moins*; que voulez-vous faire ? Madame, repondit la Cortet, quand on a fait les siens on ne fait pas ceux des autres; vous êtes riche, ils ne seront pas malheureux: le Seigneur répand ses bénédictions sur les grosses familles.

Une autre lui disoit que les peres, et les meres ne

savoient pas ce qu'ils faisoient en mariant leurs filles si jeunes, qu'elles avoient de grands enfans, qu'elles n'étoient pas encore à la fleur de leur âge. Moi qui te parle, ma pauvre Cortet, je m'entends dire tous les jours que je parois plus jeune que ma fille, et je suis sûre qu'en sortant d'entre tes mains, on me donneroit bien la préférence. Je le crois, Madame, il faudroit qu'on fût bien dégoûté, ma foi vous valez mieux qu'elle: dis-tu vrai Cortet? Eh bien je t'assure que je la marierai le plus tard qu'il me sera possible, je ne veux pas avoir si tôt des enfans qui m'appellent Grand' Maman; elles ne songent qu'aux plaisirs, encore les connoissent-elles, et sont-elles capables de les faire goûter aux autres. Parlez-moi d'une femme d'un certain âge pour la conduite de sa maison, et pour s'assurer de la fidélité de son mari.

Elle gagnoit le cœur de toutes ses accouchées, qui la regrettent tous les jours, depuis la chute qu'elle fit dans une chambre cirée et frotée de Madame Dargis, où elle se disloqua la cuisse, dont elle est restée estropiée. C'est la derniere dame qu'elle ait servie; elle s'est trouvée de ses épargnes une somme suffisante pour se mettre en pension dans le couvent des Ursulines de S. Just, où elle édifie toute la Communauté. Je ne sais pas si elle a donné son secret, mais plusieurs maris s'apperçoivent que leurs femmes ne sortent pas si bien conditionnées d'entre les mains des autres gardes. Elle n'avoit jamais perdu de vue le précepte du Sage: *Filia mea, invita tua ne indigeas, melius est enim*

mori quam indigere ; in omni tempore vestimenta tua sint candida, et oleum non deficiat de capite tuo. *

* Salom. Sap.

Fin de la premiere partie.

(La seconde n'a pas paru.)

